

MAURICE COTON

LE RÊVE COMME LA RUE

ROMAIN COUCET

*Au poète Jacques Prévert qui domine
cette tour miraculeuse qu'est la Facilité.*

PREMIÈRE PARTIE

Cette machine que vous découvrez n'est pas l'invention d'une équipe de chercheurs en blouses blanches ni le résultat d'un labeur forcené. D'ailés émissaires adoptés se la passent de main en main pour y adjoindre une substance nouvelle, surface inhabitable ou vacance érotique. Dans un tel sens, l'adoption entraîne un bouleversement de ma conscience physique et de mon expérience amoureuse. Elles n'ont que le but, les pages qui suivent, de demeurer le plus longtemps possible incomprises. J'écris ainsi, seul à tout attendre d'elles, les laisser libres de leurs créations à venir, chair humaine, pelage animal, écorce végétale, en terre glaise. Ma responsabilité de poète vite abandonné, répandu aux frontières de l'imagination, ne coïncide nullement avec ma disponibilité envers ce que je mets sur le papier courageusement. Quant à vous, gens de lecture, réjouissez-vous de votre chance d'aller sur les lieux. Cette machine est d'utilité manuelle. Elle fonctionne en tête-à-tête avec le monde, pour lui

et grâce à lui. Son cœur bat régulièrement. En plus, elle vit indépendante et chacun aux ultra-sons peut suivre l'élan de sa course désirée. Elle deviendra ce volume sans lecteur qu'on placarde derrière sa fenêtre quand elle aura agi sur toute sa hauteur, ce que je ne lui demande pas encore puisqu'elle joue ailleurs. Vous allez comprendre maintenant pourquoi j'ai qualifié et comparé les mots à une machine.

Ne vous est-il jamais arrivé ce dérèglement ? J'emporte souvent un cahier sur lequel j'écris les mots qui méritent de naître après une rapide traversée de mon esprit. Ce jour-là, des phrases très différentes de celles que j'ai coutume de noter me rendent comme fou. Je les note, mais moins posément. Mon écriture s'épaissit, se matérialise. D'éminentes bosses d'encre se forment sur la page. Si étrange que cela paraisse, je perds la notion de l'écriture. J'oublie d'aller à la ligne à la fin de la feuille et continue indifféremment les phrases dans le vide, jusqu'à ce que ma main ne

puisse aller au-delà. Je reviens à la ligne comme si rien d'anormal ne s'est passé, et ainsi de suite. Quand toute la couverture est remplie de caractères, je reste un moment dépourvu de ressources, trop ignorant, puis je traîne ma main dessus les lettres. Mais elles m'écorchent au point que je laisse tomber le cahier dont la couverture se brise sur le trottoir. Un court moment, je pense que je me casse aussi et que l'éloge du vocabulaire a fait son temps. Le cri de la chute m'étonne vivement, je m'enfuis et me réfugie auprès d'une marchande de marrons chauds désinvolte.

Le lendemain, je raconte mon aventure à un ami qui me dit simplement : « Quoi d'extraordinaire ! Tu déboulonnes les arts plastiques, tu chamboules la poésie. Ne t'engage pas plus loin si ton acte devient quotidien. Garde tout pour toi. » J'en parle le jour même à un fleuriste ambulancier qui m'envoie illico chez son psychiatre, autant dire sur les roses. Ce en quoi je lui retorque que l'amour ne se soigne pas avec des

plantes. J'en conclus que j'ai été dupe de la puissante réalité onirique, à qui je laisse le libre champ de m'introduire dans ses domaines inexplorés. Je ne me décourage pas et, comme n'importe quel adolescent à ma place, je me mets en quête des phénomènes analogues. A l'exception des expériences hypnotiques suivies par Desnos, Crevel et d'autres poètes autour de Breton aux premières heures du surréalisme, je ne trouve rien. Mais, dans leur cas, l'écriture directe n'a rien de comparable avec le volume des lettres et le souffle du papier que j'ai ressentis.

Je décide alors d'en finir avec cette affaire en reprenant mon train-train quotidien du poème quand le phénomène se reproduit. Comme la fois précédente, les mots ne veulent plus de ma main. Grimpés les uns sur les autres, ils refusent la tutelle de ma voix. D'une sublime façon, ils inventent et réalisent d'étranges mottes qui ressemblent vaguement à ces fruits verts écrasés sous le pied ou à des pierres baignées dans la vase.

C'est avec joie que je m'endors, les mots sur les épaules prêts à me soulever de terre.

Brusquement réveillé en pleine nuit, je m'aperçois avec terreur que j'ai voyagé entretemps. Nul ne pourra indiquer où, parce qu'un garde-côtes m'accompagne maintenant au bûcher des contrebandiers pour vagabondage et insultes à agent en service. Là, je retrouve un parent perdu de vue depuis longtemps. Il ne me reconnaît point. Une femme séduisante sursaute à ma venue. Elle me couvre de baisers délicieux quand je lui confie le secret de mes mots : boules de cristal, mines d'eau. Dès que j'en sors de ma poche, elle se précipite au plus profond de ma gorge tout en éclatant de rire. Un jeune auxiliaire qui ne supporte pas notre impudence nous jette dehors. Extravagante lucidité ! J'imagine les sermons qu'il reçoit quand vous apprendrez que c'est Tristouse Balleriette, épouse de Croniamantal, mis en musique par Apollinaire. En musique ? Oui, répète-t-elle trois fois, en musique.

Cela fait longtemps que je n'ai plus de ses nouvelles, me dis-je à vive allure.

Nous partons en pèlerinage sur le tombeau du poète au Père Lachaise. Nous nous arrêtons de temps en temps pour nous embrasser sauvagement. En route, je perds des cheveux et une paire de chaussures. Quant à elle, comme elle me l'a proposé à plusieurs reprises, sans plus tarder je lui cache les yeux avec un bandeau. Elle marche à reculons alors que je continue la route, en la dirigeant par le dos. Tantôt elle s'écarte brusquement, tantôt elle me rejoint à pas de velours, en tirant la langue et se protégeant la poitrine les mains croisées. Elle me secoue tout à coup et me demande ce que je vois en face de nous.

– La rue se poursuit jusqu'à peu près cent mètres puis donne sur un terrain vague.

– Je te demande si tu ne me distingues pas à la limite de la rue et du terrain vague, réplique-t-elle insatisfaite.

J'observe avec patience, tandis qu'elle apparaît à ce point.

– Je te vois, je te revois, je te touche, tu n'as plus même tes vêtements. Mais pourquoi cela ?

Revenue vers moi comme elle est partie, elle coupe le dialogue :

– Pour rien, pour que tu me voies !

Je ne me suis pas aperçu de sa transposition. Je ne la trouve que plus vraie.

Je marque une pause ici pour relater le génie, ose-t-elle prononcer, qui nous réunit, ce génie qui ne vit que l'un auprès de l'autre. Pour ce faire, il faut user d'un temps qui n'existe pas, l'inconditionnel. Cette carence me permettra de ne pas porter l'action seulement sur nous ni de rationaliser les événements.

J'apprends qu'elle a emprunté le nom de Tristouse Ballerinettes à des neveux d'Apollinaire, dans un pays où tout le monde est de sa famille. On l'a appelée la Charmeuse aux calligrammes, puis

Résine, et enfin Asine. Chez elle, l'usage veut que les jeunes filles, dès leur premier âge, choisissent leur nom en fonction de l'élément naturel ou de l'objet trouvé qu'elles rapportent d'une promenade en forêt où elles sont lâchées. Asine, qui ne comprend rien à cela, s'y est engouffrée en craignant le pire. Elle s'est mise dans la tête qu'il lui faut rester le plus longtemps possible cachée dans les fourrés. Elle n'a pas pensé à l'empoisonnante question de sa récolte. Elle hésite entre la sève d'un muguet, un corsage bleu indiquant un abri et la résine d'un mélèze. Parmi les trois, la résine lui paraît idéale, tant la séduit le spectacle qu'offrent ses flots impassibles. Dans le même moment, elle en recueille quelques gouttes au creux de la main qu'elle passe le long de son corps. Puis elle regagne sa tribu avec un si étonnant retard qu'on la croit transformée en oiseau à la beauté brune et gluante.

Asine à qui, jusqu'à l'heure de notre rencontre, je dois ma naissance et toute ma vie grandit ainsi,

revenant toujours quand on ne l'attendait plus, quand on n'attendait plus qu'elle. Le désespoir, unique en elle, comme une clé magique, lui permettait de traverser les obstacles qui voulaient encore lui tenir tête.

En séchant, la résine a laissé des mots sur sa peau, et c'est pourquoi elle a tant ri lorsque je lui ai présenté un spécimen de désespoir de ma création. Elle a même cru que je l'ai déchiré de son corps pendant qu'elle me dévisageait :

Désespoir nu

Ne supporte pas la douleur

Désespoir charnel

Procure des vapeurs de liberté

Désespoir sévère

Boit des os à la gourde

Désespoir en forme d'écran

Descend de l'entonnoir

Désespoir aérien

Roule dans la poussière

Désespoir carré

*Enterre le sel de mer
Désespoir fumé
Aboie après les naïves silhouettes
Désespoir écrit
Cherche une horloge dans les restes
Désespoir à pied-d'œuvre
Virevolte à l'approche des cornes
Désespoir gastrique
Change de chemise
Désespoir poétique
Espère habiter le hasard
Désespoir d'Asine
Déshabille le ciel
Désespoir d'Asine
Etouffe la fièvre
Désespoir d'Asine
A jamais le sextant des vertèbres.*

Asine devenait peu à peu l'arme de mon espoir,
la négation d'un désir latent, la hache
inconsciemment qui s'abat sur ce que je ne

connais pas, le feu qui renverse les symboles malheureux de la transmission de pensée qui chantent en chœur *Je cherche fortune*. Elle jouait la plupart du temps avec des figurines géométriques, des arcs de cercle qu'elle pendait le long de ses jambes pour attirer les poissons à elles, pour les prévenir qu'elle lirait bientôt Lewis Carroll, ou Jean-Jacques Rousseau même dont elle avait machinalement sculpté le visage dans la paille. Elle le promenait quelquefois pour enseigner aux animaux les dangers qu'ils courent quand il n'y a pas une femelle à leurs côtés.

Ne me reprochez rien si j'arrive à penser qu'elle ne pouvait rencontrer que moi. Je n'ai pas levé la plume depuis que j'ai inscrit son nom, depuis qu'en m'étreignant elle ne tenait qu'elle, depuis que personne ne nous a reconnus.

Vous, les conspirateurs du brouillard, je n'ai jamais fréquenté vos casinos ni la graisse de vos roulettes. Notre nouvelle vie se dirige vers les

aujourd'hui du hasard. Nous ne résistons plus à des forces et liaisons extérieures qui nous accouplent, nous prolongent et nous éliminent pour nous transformer en un seul être. Notre moi se confond bientôt. Nous savons qu'il disparaîtra pour toujours de la scène quand l'amour sera une pratique d'amours, qu'il entraînera une image qui se perpétuera de couple en couple. Oh comme il serait utile d'introduire dans la langue le duel grec qui facilite les juxtapositions et contradictions ! Il ne me ferait plus écrire seul ni à la première personne.

La beauté nous séparera quand notre amour se trouvera libre de nous relancer l'un vers l'autre. Son âge sera la liberté de notre vie, pour qu'explose et se volcanise le monde. Les pierres à la fin renverront la lumière, étalon coupé en deux, étalon de cocagne. Je verrai l'avenir avec des yeux aveugles. Mon langage en aura pris l'invisible couleur. Asine et moi rêvons de faire l'amour enveloppés dans un drap rouge. Qu'est-ce que

l'apparition d'Asine sinon un verre d'eau où les oiseaux se désaltèrent, sinon une chaîne de montagnes qui contournent un océan de lait ? Qu'est-ce que l'attente d'Asine, sinon un torrent en crue, sinon un chapeau melon aux prises avec les porte-manteaux d'un vestibule, sinon un défilé de banquises couvertes de boîtes d'allumettes ? Qu'est-ce que l'état de grâce d'Asine sinon un magnifique monument sous un ciel en coquilles d'œufs présumées inviolables ? Qu'est-ce qu'Asine disparue sinon sur ma nuque le tatouage effacé d'un parapluie et d'une machine à coudre ? Qu'est-ce qu'Asine sinon l'inflammable ?

Mais vaut mieux reprendre ici la suite de notre récit, au moment où Tristouse Ballerinette joue la deuxième version du coup du berger. Nous poursuivons notre ronde autour de la bicoque du garde-côtes. Aussitôt expulsés, nous avons décidé de nous cacher derrière la palissade, quand une énorme vague nous happe et guillotine. L'incident

clos, Asine met le feu à la falaise en sortant une nappe, un bout de ciel de sa chevelure, tout en me réclamant du café. Après une absorption du breuvage, nous sommes quittes à rester éveillés pendant au moins trois nuits. Permettez-moi de dévoiler l'art de préparer du café sans grains ni cafetière. C'est la méthode dite de l'anguille verte : écrire une lettre à sa conscience.

Chère Conscience,

Je ne vous tiendrai pas longtemps puisque vos heures ne demandent pas à être bouleversées. Non, je le sais mieux que quiconque, ce n'est pas moi qui importe dans la société, c'est la nécessité tangible depuis mon enfance.

Admettons que je sois poète, ce n'est pas impossible. Que faut-il ne pas créer ? C'est le but que je me suis donné, le pari qui me blessera sauvagement. Il est concret, trop humoristique, trop pratique.

J'aime cette chose qui manque à la poésie : son univers comme idéal et aussi, dans ce cas, comme imagination.

Votre verve est solide, certes didactique mentalement, mais elle ne possède pas ce rien qui pourrait faire de moi un être humain avec des pieds en couleurs et une tête de cyclope pour mieux me montrer le monde idéal, naturel, scientifique, évolué, évoluant, dont je vous entretiens, comme vous l'avez peut-être aperçu dans toute sa vitalité, grâce à ma persévérance intuitive.

Dans cette perspective, l'ode à la tragédie euphorique ne nous étonnera pas.

En espérant vous ouvrir de nouveaux horizons, je vous prie de recevoir, chère Conscience, l'expression de mes sens poétiques.

Le café se solidifie et tombe de l'absurde. Asine, qui n'en est pas étonnée, l'avale en bloc et, se tournant vers moi, me pose une question que tout d'abord je ne comprends pas parce que je fais des

fautes d'orthographe sur les pavés et procède à une coupe au rasoir de la rime. Elle la repose : – J'ai l'esprit tourné vers la contrebande, mais toi, que fais-tu dans la vie ?

Comme je n'ose pas lui répondre que j'ai la contrebande tournée vers l'esprit, je lui dis sincèrement que j'écris un peu des poèmes. Ce sujet désagréable paraît la séduire. Je lui présente la lettre à ma Conscience pour la persuader du contraire. Pendant qu'elle lit un mot sur deux à voix haute, je retiens mon esprit au domaine des probabilités oniriques. Est-il possible de ne plus jouer dans nos rêves le rôle du rêveur, à la fois acteur, spectateur et interprète, dans le but de déboucher sur un rêve universel et sans cesse renouvelé ? Ces utopies me plongent dans la poésie et me permettent de reprendre la vie en marche.

De son côté, Asine termine la lecture et d'une voix rauque se découpe le chair de ses lèvres. Je n'ose encore reprononcer cet éclat de la parole,

l'intonation ne pardonnerait pas cette rupture, tant elle marque un point décisif dans l'allure de nos relations, le tournant de nos communes espérances. A quoi bon ! Elle fait partie de ce récit que je me sens incapable de détruire et qui n'aurait sans doute pas vu le jour sans cette interjection : « Ta lettre annonce la mort de ma sœur ! »

Tout se précipite brutalement. J'accompagne Asine la nuit même chez sa sœur qui loge tout près de chez moi. Mais ce jour-là, je ne reconnais pas le quartier ni Paris, ni rien qui échappe à la prophétie d'Asine. Peut-être mieux qu'elle, je sais que j'ai prédit la disparition de sa sœur. Je l'ai appris dès les premiers mots de la lettre. Tout se précise avant même de découvrir le corps de la défunte. A la place de la Conscience se dresse l'assassin, l'époux de la victime. La nécessité tangible s'éclaircit par la présence d'un nouveau-né, un enfant qui semble parler à la naissance. Je veux

que poésie soit le premier mot qu'il prononce, devenu cette chose concrète, l'objet qu'il tient sauvagement entre ses mains et qui réfléchit sa personnalité. Mais d'hypothétiques et grotesques préoccupations troublent mon silence. L'enfant rêve-t-il dans le ventre de sa mère ? Pourquoi n'appartiendrait-il pas à une autre mère ? Oui, il n'est pas impossible que les enfants naissent ailleurs, il n'est pas impossible que les femmes tombent enceintes dans un couloir de métro, sans l'acte d'amour. En sainte, Asine n'a plus besoin de moi, je la quitte à ma porte où nous nous sommes rendus comme par habitude. Il ne vaut plus la peine de détricoter son auréole. Je suis désormais sûr que sa sœur ne vit plus, si jamais elle a existé. Mais cela m'importe peu. Je ne me déplace que par fort coup de vent pour répondre aux lettres que j'ai écrites. Je me réveille en sursaut.

Voyez-vous, dans ce rêve Asine est la détresse des petites gens dont je fais partie. Elle apparaît comme la femme dont les morsures mènent au

bord du suicide. Elle se souvient des cartes, les rouges et les noires. Dame, sa couleur est comestible. Le livre qu'Asine vient d'écrire n'est pas à lire. Non, elle ne cache pas son jeu derrière les oreilles. Elle oublie tout simplement de pousser le gouvernail vers les tropiques. Notre route ne se modifie pas pour autant. Elle tourne sans arrêt son chapeau de gauche à droite, elle digère trois ou quatre rayons de soleil. Elle boit un verre d'eau de mer. Ses épaules toussent. Rien de grave vraiment puisque notre galère rencontre des courants défavorables. Le navigateur Bombard refait surface, il me rappelle les corps-à-corps des fossiles entre eux. Prenons des cuillerées de plancton dis-je à Asine, nous ne risquerons pas d'entrer en collision avec l'épave équipée de stores vénitiens à travers lesquels nous surveillent des industriels de l'alimentation.

Dans un autre rêve, nous vivons à reculons. Aujourd'hui c'était hier et ainsi de suite. A ce rythme, nous arriverons à notre renaissance par la

fatalité du hasard arrière. Notre pérégrination ne nous emmène pas très loin. La falaise, en deuxième ligne, s'exalte derrière les larves d'un volcan de neuf mois, juste à l'âge de fleurir dans un lit arrimé en nœuds de chaise. Quelques roches se fracassent contre les nuages, nous sommes deux et je suis seul à rêver. Asine, ta poitrine cache ton gilet de laine ! Mais je parierai sur face et sur H. Nous saurons plus tard pourquoi. Nous apercevons bientôt une gigantesque plaque d'égout qui se compresse, hurle de vives souffrances et se dresse, un peu après, dans notre dos en une trapéziste bohémienne, très belle quand ses lèvres effleurent les yeux du public au moment de la pirouette finale.

Le non rêve serait-il une imposture ? Asine et moi atteignons un monde qui aurait été déjà défini, anticipé et peut-être même réalisé par des ancêtres barbares. Le règne animal qui précède le nôtre ne nous effraie pas, il nous permet au contraire de trouver ou retrouver les chemins

premiers de la science pour notre corps et notre esprit. La matière physique repose sur un hasard ni conventionnel ni héréditaire : la disponibilité de nos cinq sens, au minimum. Aussi avons-nous pensé que l'être humain peut bien faire, surtout quand il prend le rêve pour l'image de l'amour.

Mes rencontres avec Asine devenaient plus rares. De futiles motifs m'amenaient au bord de la Seine récupérer des morceaux de bois flotté. Je la voyais quelquefois sur un quai en dialogue avec les pêcheurs ou avec les peintres des bateaux-mouches. Elle regardait les croquis déchirés en mille morceaux emportés par le courant. L'autre jour, elle me salua d'un signe de la main levée en l'air sur la tête, puis elle disparut aussitôt de ma vue derrière un monticule de balais de liège. Je noyais ma santé dans des alcools qui versent l'esprit dans le verre. Hier, nous ne nous sommes pas reconnus. Nous ne semons plus les graines de notre irréalité. De notre réunion entre le marché

aux fleurs et l'île Saint-Louis s'est dégagée l'essence des morts-vivants. Tu ne leur pardonnes pas Asine. Tu es ce que mes rêves n'arrivent pas à me faire dire. Tu es ce que j'imaginerai. Et si j'étais toi, je ne montrerais pas les traces de mes mains ni mes pas sur l'encre. Mon amour pour toi consiste maintenant à ouvrir mon petit recueil de poésies de Saint-Pol-Roux. Hardi celui qui secourra Asine un premier mai ! Pour lui, je couperai le muguet de mes entrailles.

Dans la rue, nous ne devrions penser à rien d'autre qu'à courir. La rue est ainsi faite que les moins illustres coureurs pulvérisent tous les records. La rue n'est belle que dans la course, pour elle seule. La rue des femmes et des enfants d'abord. La rue où des regards aveugles fascinent un commun naufrage-sauvetage. Ma rue qui se brise et s'efflanque en toute occasion pour l'instant précis où les rêves tombent dans le piège du dernier atout inexistant. Asine, ma rue, nous

allons de la vie à la mort au galop. Tel dit-on est mort à telle date parce qu'il est né à telle autre. Bien sûr que non ! Mais l'essentiel n'est-il pas de compter sans le temps ? Et par crainte qu'on interprète ma pensée, j'ajoute que l'histoire deviendra la poésie, que la poésie deviendra l'aiguiseur magnifique du labyrinthe de la transparente facilité passe-partout, de la liberté fantôme, liberté de l'être ou de ne pas y croire.

C'est dans cette prison que je mourrai, délivré d'un espoir trop idéal. La résurrection d'Asine aura lieu le même jour dans une prison renversée. Notre liberté, nos mains l'occupent de bâtons d'écriture qui s'échappent d'une troisième main. Notre liberté est de protéger tout hors-la-loi qui tend un fil électrique sur notre ventre. Nous procéderons à l'échange de notre liberté parce que nous nous préparons à l'anti-conscience, à l'anti-mémoire, à l'outré-poésie, qui passent de l'irréalisable à la matière en éruption, source de

galets signalétiques. La magie n'est pas l'œuvre du magicien, mais l'œuvre de l'artiste qui la subit.

Croyant qu'Asine frappe à la porte, ma poésie sera de dévaler les escaliers à toute vitesse, sera de courir dans la rue après son ombre, sera de courir en bousculant les vieillards et les enfants qui m'encadrent et me conduisent sur une fausse piste. Elle sera de sculpter les os, de les apporter à la pharmacie pour qu'on devine en moi des troubles psychiques d'ordre arriviste, épurateur, pré-destinataire, tricheur et périmé. L'apothicaire me prendra entre ses bras comme on coiffe une boîte à cigares barbus. Il sortira de sa poche un briquet dont la flamme enfantera des Asine et plus encore. Parce qu'à ce moment je serai un cobaye de laboratoire, il répandra sur moi le liquide d'un masque de fer trempé dans un formole aux écailles de vipère. Mes oreilles échapperont à l'autodafé rendu licite par je ne sais quelle espèce de coq. A l'aube, mes membres seront quadrillés par les grimaces et l'œil d'Asine.

Asine et moi sommes le cratère d'un spectacle mortel. Non sans mal, nous délimitons au loin nos communes frontières. Un fil de plomb suspend les siennes quand certaines gares se paient le luxe de voyager plein gaz ou que les navigateurs repoussent le ciel. Respectons-les tant qu'ils ne respectent pas la lune.

Sur la place de l'Opéra où Asine m'a donné rendez-vous, alors que je saute la dernière marche de mon autobus, je tombe sur un attroupement de piétons qui prennent d'assaut une ambulance. Asine sort de la foule. C'est un accident, me dit-elle excitée en donnant un coup de pied sur un pneu. J'ai vu la victime, j'ai cru me reconnaître en elle. Ecartons-nous de ces gens qui sont d'un autre monde. Si tu n'étais pas arrivé en avance, c'est moi qui étoufferais dans l'ambulance. Tu ne recommenceras pas, hein ! Je ne demandais que cela.

Comme Asine, ceux qui sauront m'étonner et m'éclairer plus tragiquement vers le sensible, ceux qui me relèveront de ma dictée, vivront alors pour moi. Eux et moi, ensemble nous attendons le prochain séisme pour nous rencontrer. Nous ne suivons pas la même voie. Nos routes sont opposées. C'est pourquoi elles finiront par se croiser.

Quelle surprise quand Asine épelle, en marge d'une lettre, l'identité d'une amie qui deux ans auparavant a établi le cinquième point cardinal de ma vie ! Si je m'en remets au jugement des rêves de l'époque que je note sur de vagues brouillons, voici ce qu'il en reste aujourd'hui. Cette femme est atteinte d'une calvitie qui fait d'elle une femme sans âge, une calvitie prématurée pour son sexe, dont elle se fait garante et ne manque pas une occasion pour en montrer l'extrême originalité. Un nom aux souvenirs éclatants : B.l.a.n.c.h.e. T.o.l.è.d.e.

Asine me fausse compagnie sur une voix douloureuse qui donne l'écriture avant même la musique. De plus, elle promet quelque chose que je ne suis pas en mesure de saisir ou que j'aurais compris s'il m'était venu à l'esprit plus tôt de gober les sons par la bouche pour les recracher ensuite dans les mains, en les frottant l'une dans l'autre. Je crée ainsi inconsciemment l'ouïe buccale et manuelle. Je relève cette courte phrase sans grand intérêt malgré cette dernière : « Je me réveillerai dans un quart d'heure sous un lit de prostituée. » Je ne doute pas que certains rêves soient insupportables.

J'apprends le lendemain à la radio que la femme du sénateur Tolède vient d'être internée à Belfort pour avoir entaillé au ciseau la chair de son mari qui avait creusé son terrier sous les grilles d'un ascenseur. L'expertise a révélé que le sénateur n'a pas souffert et qu'il reprendra ses fonctions dans une huitaine. Le correspondant de Belfort s'est mis à balbutier des propos incohérents quand le

présentateur du journal lui a cédé la parole. Puis le disque d'une musique grandiloquente a recouvert sa voix. Une heure après, on a démenti la nouvelle prétextant l'intrusion d'un évadé d'un asile dans les studios de l'information. Cet événement a tourné la tête de mon récit. Il me fait écrire que la poésie sera, comme au commencement, de sculpter les os et les pierres. Blanche Tolède ne devance-t-elle pas la couleur de ce projet ? D'ailleurs, s'agit-il de la chauve Blanche Tolède ou de l'hôpital qui porte son nom ? Les deux à vrai dire. Alors que je ressasse ce nom de Blanche Tolède, Asine se fait mordre ses chaussures par le cerbère que j'ai cru inoffensif, couché devant sa niche sur une couverture effilochée.

Que sortent le vert et l'enfance de l'art jusqu'à ce qu'ils ressurgissent du même côté ! Car nous aimons notre sortie vers l'intérieur. Car nous aimons que les longues salles d'accueil d'hôpital se referment derrière nous. Car nous aimons la loi de la jungle entre les objets de la jungle. La liberté

que nous avons est la liberté que nous n'aurons plus. La liberté que nous avons est une sorcière qui convertit au donjuanisme des abats de papas de pacotille. La liberté que nous n'avons pas, nous ne l'avons pas. Nous n'avons pas la liberté que nous avons. La liberté que nous aurons est la liberté que nous ne vivrons pas. La liberté que nous n'aurons pas, nous l'ennuyons déjà. C'est à l'impossible vie que nous nous consacrons trop souvent. Il vaut mieux rêver inlassablement que vivre un ancien rêve, un rêve posthume. Délire, délit-rêve délivre.

Asine ne sera pas. Mais le regard qu'elle me jette soudain me heurte physiquement. Un œil acrobatique me dépareille à Paris, auberge à la vache maigre, cure-dent d'un vocabulaire de bonnetiers. Ce regard que des femmes dégainent à volonté réanime une épave ou un monument en ravatement. Je souhaite aussi qu'il éblouisse toute forme humaine qui se contente comme nous de presque rien, afin qu'il n'en soit pas de même

demain et que la nuit nous pousse à la pleine lumière. J'ai confiance en ce regard, je sais qu'il conduit les directions à suivre et qu'il est le désir d'un enfant qui ne lit ni n'écrit encore, mais qui voit les lettres avec l'œil d'un peintre, le flair d'un savant, le goût d'un gastronome, l'oreille d'un musicien, l'esprit inventeur et la beauté prophétique. Il faut que ce regard reste un matériau rare si Asine part sans lui. Depuis, je ne le quitte plus, et quand il se repose j'imagine qu'il me voit en rêve. Ces regards réveillent et donnent vie aux statues des grandes obscurités, où à jamais elles s'enlacent amoureusement.

Notre liaison n'était pas à un temps près, quand des rumeurs de képis de gendarmes m'éloignèrent d'Asine. Plusieurs fois déjà, des parents, des amis, des promeneurs même, m'avaient annoncé sa disparition. Pour l'anecdote, je remarque que je n'ai pas revu la plupart d'entre eux. Les autres m'ont dit qu'ils voyaient Asine comme un microbe qui ravage les hommes rongés par la haine et par

la fuite, dans un désespoir de mauvais augure. Je leur priais de croire qu'Asine les montait contre elle parce qu'il lui fallait des ennemis et une audience qui jase de jalousie. En tout cas, elle appréciait leur révolte jusqu'à les côtoyer dans un travestissement de son invention pour noyauter leurs réunions et diriger les séances. L'un d'eux s'était aperçu de la tricherie. Il avait même projeté de faire incarcérer Asine parce qu'elle mettait sa vie en danger. Personne ne voyait qu'elle ne provoquait qu'elle et que ses crises me comblaient doublement. Elle avait l'insolence de l'attirance qui entraîne quelqu'un derrière soi. Aussi recevait-elle les faveurs de la génération à venir. Mieux que quiconque, elle comprenait que la vie n'est pas une montagne mais une rampe d'escalier. Et parce qu'elle travaillait chez un bouquiniste retors qui la payait en chèques de politesse, je passais mes journées à l'épier derrière une longue-vue à moitié détraquée et sa boutique où elle me prenait pour un simple client de passage. Elle m'envoyait

chercher des ouvrages plus anciens et plus rares sur la rive droite. Elle me demandait de l'aide pour écrire des notices. Nous nous retrouvions alors le soir, où rien ne s'explique plus, dans les quartiers riches des hauts fronts, de préférence sur un toit. Par le miroir d'un phare installé sous l'esplanade des Invalides, Asine recueillait la résine d'un arbre à fleur d'étoiles.

Mon visage, vois-tu, se moque de toute perspective qui ne t'embue pas. Il se fracasse contre les parois de ton corps que protège un avaleur de sabres ivre. Ce lundi 5 février, Asine m'accompagne au Palais de Chaillot. Nous emboîtons le pas d'un couple jusqu'au musée d'art moderne qui reste pour moi une maison close. Asine partage mon avis à outrance. Le froid est de la partie. C'est lui qui nous pousse à l'intérieur du musée. Asine s'allonge bientôt au beau milieu d'une salle, avant de s'assoupir et délirer profondément. Figurine intacte, elle devient

l'attraction pour tous les visiteurs enchantés. On la mesure, la dessine, la photographie, l'analyse et l'effleure prudemment d'une main gantée. Au mutisme général suivent d'inattendues exclamations. Qu'on l'emmène au Louvre ! Non, au Palais des Sports ! C'est la méduse du radeau ! Quelle œuvre spirituelle ! Un guide s'étonne que cette nouvelle pièce attire l'attention du public. Nous l'écoutons gloser. « L'artiste a créé avec son intelligence. Le recours à la chair dote l'œuvre d'une beauté dont le spectateur constate la présence phénoménale. Quant à la création, son pouvoir est de ressentir à notre place et insu. Nous apparaissions devant elle comme l'étourdissement de sa sensibilité. » Asine se relève, elle applaudit. Nous ne sommes jamais entrés, même ensemble, dans ce musée. Nous ne poursuivrons pas la visite. Je suis un vieux guide qui rêve avec ses petits-enfants sur les genoux. Dirigeons-nous plutôt vers le musée Guimet où les œuvres tiennent dans un vase de Chine que je porte en bandoulière pour

comprendre ce qui a poussé César à franchir le Rubicon et Christophe Colomb à découvrir l'Amérique.

Ce n'est pas un roman que j'écris, j'ai horreur du mot santé. Les situations drolatiques aux quiproquos de la courte paille ne me séduisent pas. Au contraire, je m'insurge contre l'exploitation d'un esprit par une main, et vice-versa. Dorénavant, je prendrai la plume pour ne pas prendre un poignard ni éventrer mon sommier. C'est debout que la critique n'a plus de sens. La plus belle et vraie poésie ne pourra jamais servir que comme un vieux chiffon utile. Les poètes en ont quelques-uns de cette classe dans leur corps. Nous nous employons à user ces torchons, à nouer un bandeau sur nos yeux. Ce n'est pas un récit autobiographique non plus. Il y a belle lurette que je ne m'intéresse plus. Il reste à savoir si j'écris vraiment. Je ne crois pas. Il faudra trouver autre chose.

Trouvez-moi un sujet que je fasse de l'histoire !
Il m'est arrivé de faire l'amour en rêve avec Asine.
Nos deux corps n'en étaient qu'un. Ils avaient créé
une soufflerie de verre et de rêve. Notre face
n'avait plus aucun relief. A l'intérieur de nous,
enfondés au hasard de leur dernier vol, nos
bouches et nos lèvres bloquaient la circulation de
notre sang. Seuls le nez et les oreilles gardaient
leur place originelle, risible maintenant. D'ailleurs
leurs raisons d'être et leurs buts avaient été
transformés. L'ouïe-vue et l'odorat-toucher
n'étaient qu'un sens unique aux instincts
dédoublés. Oui nous avons ainsi fait l'amour.

L'amour noir aux violons rouges

L'amour que charrie une rivière en rut

L'amour sous une moisson d'étoiles en robes

*L'amour dans les chaluts que les marées
emportent*

*L'amour au rêve de L'Internationale sifflotée en
cortège.*

Nous étions semblables aux décolletés des danseuses et danseurs de nuit au lever du jour dans une station de métro. Leur beauté ne tarderait plus à se répandre dans mes rêves. Asine devait prendre le train le lendemain. C'était pour elle un jouet que les fêtes de la nouvelle année chantent. Elle titubait sous la neige, un caméléon en plastique dans le creux de la main. Ses yeux, ses lèvres cherchaient un peu d'eau à la source tarie du square Emile Goudeau, contre les arcades de la rue de Rivoli. Asine parlait d'un vin rare aux olives sucrées, trempées dans l'alcool. La rue échappait à nos pieds. Elle n'était plus l'inconnue que je salue chaque matin. Ses doigts portaient la marque d'une rosée que des rêves trouvent dans les roches, la rosée du cœur qui secoue notre poitrine de haut en bas et se métamorphose pour enfin éclore et sortir la tête de nos côtes. Asine arborait un sourire au grand jour. Si le cœur bat, il faut lui ouvrir.

C'est facile, Asine je la vois et la mets partout. Je ne sais pas si elle a vécu, si à la fin de ce présent livre il ne me faudra pas tout refaire, changer mes gestes à partir de coupures de journaux, de poèmes factices et factieux, à force d'inattention. Pour un cheveu mal coupé je rosserai mon coiffeur. N'importe quelle femme, sirène, fée, idole, statue, s'imaginera et se reconnaîtra en Asine, la dernière prostituée, la pionnière de la dé-prostitution.

Mais que se passe-t-il sur la place d'Italie à l'heure où je rédige ces lignes ? Il y a trois hommes qui s'expliquent et parmi eux le jardinier de la place des Vosges. Ils parlent de la ville d'Orléans ! Ils me servent un thermos de café. Elle reviendra disent-ils. Je crois comprendre que les trois amis veulent mettre le feu à un bar. Je ferme les yeux. Je rêve. La fumée inscrit Asine sur les tablettes. Ils recueillent la fumée dans les poches de leurs salopettes alors que les chats de gouttière me somment d'évacuer les lieux. Des cavaliers qui nageaient à première vue sur leur monture, un

mulet de Perse aux yeux en tournesol, remplissent leur gourde de feu. Ils débarrassent notre nappe de jeux de cartes et couronnent Asine de mes cinq doigts gauches. Ne m'occupant plus que des moindres réactions d'Asine sur son siège de cinéma, je me rends compte que l'absurde c'est nous autres, les déménageurs des temps modernes. Le Luxembourg, où nous nous engageons maintenant comme dans une étable ou un gouffre sans autre issue qu'un premier étage inaccessible, a deux très beaux ânes qui promènent des enfants sur une mer de sable. Mais Asine se pavane déjà sur la route de la mairie de Belleville. Nous tournons, tournons. Rue de Viarmes, un fort des Halles nous dit que si nous cherchons du travail il faut le suivre, parce qu'il est né dans le quartier et se nourrit des parapluies oubliés. Asine tombera d'une pluie, elle devancera les vents de détresse. Elle aura les astres pour réveillon, la ruche pour asile, la bague pour drap.

Est-ce que je préfère m'asseoir en face d'Asine ou d'un outil ? En réalité, je ne m'assoie jamais. Ne cherchons pas de responsable, il ne comprendrait pas. L'amour d'un être tient lieu de balance pour le sujet aimé. Tous les deux vénèrent leur amour, tout en perpétuant son équilibre, tant qu'une affinité élective réunit les amants comme sur un plateau. Le sujet aimé est la victime, pour l'un comme pour l'autre amant. Nous sommes trois et nous nous aimerons, Asine, moi et nous deux. Un quelconque objet travaille inconsciemment à l'incessante évolution de notre amour, notre intemporelle reconnaissance, notre rupture. Nous nous reconnaitrons dans notre enfant. Il prendra nos extrêmes, les superposera et nous les perdra. Asine était une femme calcaire, une rivale des pies et de l'oiseau chausse-pied. Elle portait l'enfant-oiseau sur les épaules. Il naissait, il était déjà notre mentor.

Fiévreux un autre jour et trop endormi pour imaginer, je me contente du rêve superficiel des choses. Je laisse Asine sur Stendhal, *De l'amour*, qu'elle lit dans la houle d'un verre de lait chaud. Une heure ou deux après, je l'aperçois dans les jardins du Ranelagh, un chien à ses trousses à distance, sans se faire voir d'elle. Je veux la mort de cette bête mais une telle pensée m'effraie, j'en frémis de honte. Soudain Asine disparaît à l'intérieur d'une cabane de chantier. Le chien aboie à la porte et un facteur me glisse une lettre dans la main.

« Il faut que tu t'éloignes de moi car ce chien sauvage attend ta venue pour m'aveugler. Je me rends demain chez un de tes amis qui me donne asile pour la semaine. Tu sais qu'on m'éblouit et me scrute de toute part. Je me suis promise de ne jamais dire adieu. Asine. »

Nous vivons cet épisode en avril alors que dans un rêve précédent nous avons noté, Asine et moi, que tout se fera en octobre. Un doute plane sur le

temps du rêve. L'anticipation même demeure insuffisante. Ne pas répondre à la question : faut-il réserver sa place pour prendre un rêve et voyager au-delà de lui ? Franchir un rêve, passer d'un rêve à un autre sans raison, c'est notre but, une folie neuve qui nous imprègne.

Après avoir lu la lettre, je décide de retourner sur mes pas au cas où Asine n'aurait pas fermé le livre. Elle a disparu. Je saisis que rien ne la remplace, que rien ne me réjouit plus que sa présence, même s'il faut nous séparer. Je me souviens qu'Asine croyait que je pouvais l'aider à retrouver le mode de liberté qu'elle avait choisi et vivait intensément.

Plus elle s'éloigne, plus je la sens proche, c'est intenable. Je n'ai d'intelligence que par l'inclinaison du corps, par son escapade. Que je me hâte ou non, notre passé n'existe pas. Il y est question de fragments de secondes de réalité. Il n'y a entre nous que l'imagination qui nous renvoie l'un vers l'autre, qui nous précipite dans

une cécité infaillible, dans un amour condamné pour flagrant délit de rêve. A la pénombre de la nuit et à l'ancre du jour, laissons les créations des oiseaux, les inventions des feuilles d'arbres. Dans l'insomnie, à tire-d'aile d'un baiser, Asine me révèle la brume de l'eau, elle me pousse au vivier où les images accélèrent encore le rythme du dépeçage. Le prisme des couleurs nous dévoile des auréoles de têtes tant désirées.

Asine est à Paris pour la nuit. Nous nous sortons agréablement de cette dangereuse situation. La rue du Chevalier de La Barre ne nous a pas délivrés, là-bas où les rats des caniveaux escaladent l'une après l'autre les marches d'un escalier de cendres, tout opaque et jaune, comme si une légion mutinée nous regardait en face, l'uniforme à l'envers, le cou hirsute. Nous fouillons les poches d'un vieil imperméable abandonné qui s'est aventuré jusque-là de son plein gré ou dans les mains d'un très jeune enfant. Il attendait la

rencontre d'un monsieur au visage cicatrisé. Le voici qui se pose devant nous avant de disparaître en courant. Le vent qui souffle violemment soulève l'imperméable qu'Asine a enfilé. Rouge de colère, elle baisse les yeux et me parle d'un port desséché où elle a toujours rêvé d'embarquer à l'improviste. Nous y sommes sans doute. Ce port qui intrigue Asine me souhaite la bienvenue. Je sens Asine tendre les brides de mon rêve. Elle jette l'habit sur une grille de la rue de la Vieille-Lanterne qui, je le sais pourtant, a disparu après que Nerval a mis fin à ses jours pour tuer le temps. Elle me parle en semblant ailleurs : « *Il n'y a pas de monde sans poésie. L'image de ce port renvoie celle d'un monde magnifique qui ne m'attrape pas par le dos. Notre liberté enfle, elle ne guérit jamais.* » Quand je lui demande ce qu'elle entend par poésie, elle répond en souriant que c'est la naissance d'un nouveau monde pas plus grand qu'un cheval. Je ne me rappelle plus le reste de la nuit que nous avons peut-être finie chez l'un de

ces beaux gaillards qui boxent à longueur de journée sur des punching-balls et veulent faire croire qu'un noble artiste est un genre d'ogre. Nous nous sommes restaurés en face d'un hôtel, sans famille ni voiture. Là, nous avons ferré un cheval marin reparti nous réconcilier avec les pirates et blanchisseurs des mers éteintes, au galop vers sa caverne aux trésors.

Au matin, Asine n'est plus elle-même. Devant une écuelle blafarde elle bombe le torse, fière d'une parfaite lucidité. Le cimetière de Montmartre nous appelle à lui et nous en faisons le tour rapidement. Nous découvrons le fruit du hasard sur un vague cercueil à l'abandon. Asine y lit ma candidature. La pierre m'est inconnue. Je suis au pied du jardinier du cimetière qui me console en me présentant ses plus vives condoléances. Comme si elle voulait se lever vers moi, la pierre me supplie de lui dire quelques mots selon un rêve. Asine s'impatiente de ma réponse tandis que je me rappelle un lointain avenir où l'on

ne parle pas. Le rêve est dedans et dessus la peau. Quittons ces lieux avant de noyer cette tombe dans le canal de l'Ourcq, au-delà de Pantin.

Asine a disposé des chaises de fortune en cercle pour m'encourager à l'utopie, la meilleure qui soit pour nous, la Grande Ourse. C'est dire que l'astre sera utopique, avec des marques de fer rouge sur chacun des mots qui nous précède où notre esprit nous libèrera. En parlant des mots, il n'en reste plus qu'un qui décompose et perfore ma couche chaque soir, le mot échange. Que désire-t-on nous échanger contre notre force révolutionnaire ? Rien que le libre-échange. Rien pour rien. L'amour n'est pas une valeur marchande, mais une crise entraîne forcément une réévaluation amoureuse. Laissons le terme échange où il doit être, c'est-à-dire dans la boîte de préservatifs de Monsieur Le Capital. Heureusement que le mot n'en est pas un, sinon Asine et moi nous nous mettrions à bas mutuellement.

Asine construit un théâtre. Combien de temps jusqu'à l'exploit d'encastrer notre corps dans un train qui roulerait de bas en haut, du dehors au dedans, et non plus à horizontal ? Asine s'émancipe déjà, c'est l'ère des licornes à profusion, l'ère de la solitude érotique, provocante et prophétique. Ailleurs encore, je me poursuis où je ne serai pas. On manie l'amour avec les doigts d'un garçon servile qui ne nous voit guère mieux maintenant que nous l'avons délivré du mal qui l'opprime. Et ses doigts tentent d'attraper les ailes d'un oiseau pour qu'il vole autrement. Je prononce quelques mots dans l'embarras, une phrase sans aucun sens immédiat, sans trajectoire définie : à l'amour s'oppose la poésie des contraires. Rien ne presse pour écrire davantage, pour comprendre quoi que ce soit. La compréhension de ces mots m'est possible. Toutefois ils s'expliqueront eux-mêmes, pour eux seuls. La liberté est seule.

Nous écrivons ensemble une lettre pour les îles inaccessibles. L'idée de la rédiger lui est venue après un rêve que je vais succinctement raconter. Asine se promène au bois de Vincennes. Sorcellerie mise à part, elle fume quelques cigarettes, mais dès qu'elle en allume une, la cigarette s'allonge et creuse un tunnel pour que la fumée s'échappe par la nuque. Un homme qu'Asine ne voit pas arriver la surprend dans son jeu pour lui montrer une bicyclette qui se dirige vers une écluse. Inquiète, Asine lui demande de la photographier de profil avec la cigarette entre les lèvres. Au lieu de cela, l'inconnu passe une écharpe d'hermine au cou d'Asine. Elle décolle de Vincennes et se faufile jusqu'à la foire du Trône. En chemin, elle voit un trousseau de clés sur le paillason d'un pavillon. Asine le remet à un couple qui passe par là en lui faisant remarquer que l'accès à la fête ne nécessite pas de clé. A force de tourner en rond, Asine s'est égarée. Elle s'épuise à attendre le dernier autobus qui passe

dans une demi-heure. Elle me reconnaît instantanément au volant de l'autobus que je conduis si mal qu'elle saisit la plume d'oie de mon chapeau pour écrire par-dessus mon épaule le nom de la station terminus sur le tableau de bord. C'est alors qu'Asine se réveille quand elle n'entend plus son nom qui a été répété tout le rêve durant.

La lettre citée plus haut se termine ainsi : « *Si c'est l'attente qui nous envoie, nous ne la supporterons pas plus d'une vie. Si nous nous arrêtons, nous voulons être enfermés ou mis entre les mains d'une fourche. Mais qu'on nous laisse choisir entre le guignol et le vaudeville, comme entre la peste et le choléra. Le contraire de la peste reste le choléra. Après l'un vient l'autre. Il est nécessaire de songer que le choléra soigne un pestiféré. Allons bon ! Il ne mérite pas ce traitement. Que voulez-vous ? Du mal ? Si ce n'est que cela, revenez plus tard, nous adorons le dernier goût d'un vers grandiose, nous adorons la voyance qui voit l'endroit à l'envers et l'envers à*

l'endroit. Si nous adorons ainsi c'est que nous savons où commence et finit notre héritage. »

C'est le rêve dans la destruction, c'est voir le monde dans une couleur. Notre espoir se joint à notre front pour aimer l'ardeur du métal qui nous engloutit, nous redistribue sur le stade de chaque nouvel organe et nous hypnotise à notre rescousse. Nous espérons sonder çà et là les vessies de l'azur et nous rencontrons ce que le hasard nous laisse pas le temps d'achever. A cet endroit, je n'ose qualifier notre présence d'incompétence absolue où les nausées, en arrivant, se transforment et n'offrent que le meilleur d'elles-mêmes, c'est-à-dire des projets sans prospection. Ni de loin ni de près nous ne nous en remettons.

Il n'y a de progrès que sans nous. Et si nous revenons Asine et moi, si nous existons vraiment l'un et l'autre, ce sera pour notre immense rêve. Je ne doute pas que la vie puisse entrer dans nos

mœurs, je n’y pense même pas. Plutôt perdre mon sang que de suivre mon rêve à la trace.

Asine était satisfaite du rêve qu’elle essayait de quelques mots, comme de passer à table. Tout le nouveau qui surgit à l’improviste est à lancer contre les rêves. Le choc sera celui, Asine, de la plus haute beauté. Car il est impossible de croire que ni le rêve ni la rue ne sont pas la cachette et la gâchette de notre sensorialité. Asine disait le mot réconciliateur : « *Le rêve cherche un nom de rue. La prose, voilà !* » Quant à moi, je serais tenté d’écrire paresseusement que le rêve est sublime à réinventer. Asine me l’enseignait dans la matière de mon corps. On demandait à ma tête des tas de choses imprévues qu’Asine divisait si bien que je me sentais capable de retrouver sa trace dans le métro. Elle réapparaissait aux quatre coins des monuments les plus secrets de la ville et jusqu’aux angles des marchés noirs. Les colleurs d’affiches la tutoyaient légèrement, mais dans cette profession, que peut-ton faire d’autre ? Ils

imaginaient qu'elle deviendrait l'art de l'ombre, dans la couleur et la forme d'une enclume. Un huit d'arcs-en-ciel magnifiait son approximative retenue aux carrefours où, du fond de l'heure, elle ignorait le coefficient de la grande, glorieuse et insolite marée de son siècle.

Lequel d'entre nous n'a pas espéré se réveiller plus dans le plus complet dénuement, mais debout comme personne, prêt à prédire le passé et avouer l'avenir ? Je rêve d'un atelier de mes rêves. Tout ici ne sera que rêve à l'état brut et primitif. Je rêve que j'ai pour fonction la régence d'un essaim d'abeilles. On m'apporte du miel, délicieux breuvage, qui me sert de plume, d'engrais, de carte foudroyante, d'itinéraire de fête. Mon passeport est cette topographie. L'âge vente ou oscille selon les rêves, il roule de sevrage en sevrage des chemins empruntés. Pourquoi n'existe-t-il pas une loi qui corresponde au corps et à l'esprit de chacun ? Cette loi, nous la créerons, mais nous l'enfreindrons vite comme toute chose

de ce genre. Je rappelle, si je rêve, que rêver c'est veiller aux vérités inconscientes, non plus à mon seul être, mais à une source de vie directe.

Laissons Asine dans son lit. Je désirais clouer ailleurs la suite de mon rêve saturé de ressentiments. Quelques sauvages électricités se déployaient devant moi telles d'infranchissables colonnes de squelettes porte-clés. La première se rétrécissait à mesure que je relâchais mes membres. J'évitais ainsi de me faire justice moi-même, justice parce que je ralliais l'arc fortuit de ma démence. Comme du bois mort, je m'isolais afin de surveiller de plus en plus loin l'enflure de ma tête. Elle était une racine, l'humus qui facilite l'explosion de toute lumière. Des journaux portaient le deuil d'anciens combattants qui avaient servi dans l'artillerie et les caniveaux de la même caste. Sur un cheval, je chargeais des fouets par dizaines. Paris vidait son eau. Cependant je m'arrêtais à tout immeuble un peu louche où

j'attendais la sortie du dernier occupant pour pénétrer dans l'escalier. J'oubliais la rampe et, du sous-sol au toit on me conduisait à la dérobée chez d'anciens locataires qui revenaient subitement me faire visiter les chambres secrètes de leurs appartements. Alors je m'installais longtemps à racler et ronger mentalement les cloisons envahies d'herbes domestiques.

Distrait, je pénètre dans la brasserie des rêves, Au Quai des deux fontaines, par des mousses de bière alléchantes aux lèvres. A bord de cette embarcation légère, je ressens les éclaboussures de l'enfant qui se trempait jusqu'aux genoux pour rechercher son bateau chaviré. La tête relevée observait l'ombre des nuages et captait l'alerte d'arondes dans leurs vertigineuses boucles. Viens t'asseoir, tu remues trop me disait ma mère. Asine s'est rapprochée dans ce rêve. Elle semble se reposer. Sa beauté agit sur mon corps, bientôt son repos délivre sa beauté en entier. Si je me

dissimule derrière moi-même au moment où elle passe, c'est pour la reconnaître ailleurs qu'en moi parmi mille désirs, de l'admiration à l'éblouissement, avant une paralysie créatrice d'énergies, de sens poétiques et de météores. Je l'aime.

Tel rêve exalté alors se comporte en fœtus afin que l'amour soit un havre d'érotisme instinctif, la torche de l'eau illuminée, le globule décisif. A maintes reprises, Asine m'avait étonné par sa patience d'acier dans l'irréalité. J'entends par là qu'elle n'avait à l'œil que l'intérieur et la nudité des choses, aux aiguilles à partout disperser. Cet amour extraordinaire, enclin au soulagement halluciné, semblait m'introduire au labyrinthe dont personne ne sait rien, encore moins l'issue. Dans ses libres mouvements, Asine se flattait même d'être une cible. Je suis le couteau, je suis la plaie, tu ne m'aimes qu'ainsi disait-elle. Est-ce vrai, est-ce mensonger ? Je répondrai sans doute quand elle m'aura révélé ce qui, à partir d'elle, rend la

beauté fatale. Il serait d'ailleurs grand temps de n'espérer la vie qu'à cet effet. Nous tous ! Mais Asine me laissait croire aussi que lorsque les femmes s'affranchiront le monde rattrapera ses sens brûlés. Le sexe masculin ne sera plus qu'une espèce parmi d'autres parce que l'amour naît plus vite qu'il ne meurt. Il n'y a de belle mort que dans le libre instinct de poésie. De fait, la mort ne sera plus le privilège des riches. Asine pensait le contraire. Mais n'ai-je pas montré depuis le début de ce poème qu'elle gagnait sa vie en billets de rires ? Assurément, je l'aimerai dans cette définition. Pourtant je l'aime où je n'aime qu'elle seule, comme une brèche dans un regard.

L'œil qui saigne m'atteint rapidement. Il s'agit, on le devine, de la momie d'Asine, dans un mausolée à tiroirs en tissus fauves. Dans le rêve, elle sautille à perte de vue à ma rencontre. L'heure lui indique les pratiques de l'avenir et un tailleur ultra conscient prend les mesures de nos rêves respectifs qui, loin de se méconnaître, aboutissent

au même résultat. La physique de ses rêves provoque l'alchimie des miens. Je veux dire, grossièrement, que les amants dont les gestes viennent de la passion communiquent entre eux en rêve avec leurs pôles d'extase. Dans mon glossaire du libre nocturne, j'arme le cœur qui me monte la tête.

Au pied de l'Elysée Montmartre, un homme-sandwich qui a la voix et la stature de mon père, me fait savoir qu'Asine assiège le versant angélique du théâtre de l'Atelier occupé par la bande des Truands du soleil. Elle retrouve ces Siciliens cosmopolites qui pérégrinent à travers les continents et ramènent en Europe des femmes rimbaldiennes et insoumises. Ces marchands concourent avec la ligue des parrains du Cartel des pin-up américaines. Les buts de ces deux associations de malfrats sont les mêmes : toucher le plus de monde possible. Leurs méthodes ne diffèrent pas non plus. Ils parent les femmes, dès leur arrivée à Paris, d'une fleur de citronnier en

forme de tatouage minuscule sous les paupières. Asine fait partie de l'une de ces expéditions, la seule qui a réussi. Mais l'équipage du navire n'avait pas de capitaine. Les matelots ont poursuivi leur route jusqu'au Pont-Neuf. Là, une espèce de gentleman imbibé d'alcool a appris à Asine qu'il était maître de la ville et qu'il lui remettrait les clés à l'endroit prévu. Dès lors Asine ne se souviendra plus de rien. Elle dit avec son humour extravagant qu'on l'a retrouvée à moitié morte aux abords de Dieppe puis qu'on a embarqué son corps à bord du paquebot Queen Elizabeth.

C'est tout ce que je relevais de la discussion entre Asine et les acteurs en répétition au théâtre de l'Atelier. Je commençais moi aussi à croire qu'Asine était voyante, que chacune de ses paroles portait le fardeau d'une vérité en avance. Et cette croyance ne me conduisait aucunement au culte de sa personne. Au contraire même puisque Asine vivait en moi. Mon physique variait en fonction de mon amour et de mes désirs. Mais je m'apercevais

que son corps se détachait peu à peu du mien et que mes rêves ne rentraient plus que chez moi que par à-coups et comme amputés de leurs phalanges. Asine n'avait plus un sou et ne s'endormait, disait-elle, qu'une fois sur deux. Je l'aidais de mon mieux malgré son refus de se plier à son destin de nomade. Elle ne voulait plus voir personne. Bientôt elle disparut de son logis et de Paris même. Sur ses derniers conseils, je ne devais rencontrer plus aucune personne qui l'avait connue. Sans elle, je compris qu'il ne fallait rien changer. Tout ce qu'on lira maintenant est le verdict de mon imagination.

DEUXIÈME PARTIE

A l'instar d'un chien hanté par l'apparition de son compagnon, un loup d'un ancien âge, je remontais le chemin parcouru en compagnie d'Asine. Je conjuguais à tous les temps le verbe courir qui correspondait aux caractères radieux et mystérieux de nos rencontres. J'allais ignorant d'un déjà vu abouti au présent. Je m'engageais beaucoup plus loin, dans de secondes et inépuisables réminiscences que créent les délires oniriques de la folle araignée du quotidien. Je m'approchais d'un monde disproportionné où les rêves et les sens étaient en pierre. Ils s'habituèrent à la lumière du jour et me faisaient perdre pied

auprès des portes impénétrables qui s'ouvriraient sur moi comme dans le vide.

L'instant où nous passons sans jamais le voir de la veille au rêve, ce moment de liberté que je retardais pour mieux le savourer, pour prolonger sa promptitude, sa précision, sa réalité dans mes espoirs, mes images, définit mon univers d'hier dans sa géographie physique et mentale. En effet, ce passage entre le conscient et l'inconscient couvrait l'espace nécessaire à mon esprit pour réinventer l'écran d'Asine, me permettre de vivre à nouveau avec elle, ou au moins d'essayer de comprendre ce qui m'avait transformé, à un tel point que je ne pensais ne plus m'appartenir.

J'étais à cheval sur la vie et la mort, tout comme le suicide serait le cheval de bataille de la vie. Il n'y a rien d'incompréhensible à cela. Tout passant vit aux dépens du passé qui l'écoute. Cet insolent pastiche de La Fontaine allait me rétablir. Car rien ne m'obligeait de dénouer les spirales de mon amour. J'attendais que les nerfs de la rue viennent

à moi, viennent lustrer mon ventre. Asine m'avait doué d'une chance animale qui se traduisait par des vertiges, jusqu'à me faire reprendre la voie du sol. Je me réhabituais à marcher sur le bitume et à ne plus comparer les bouches à des sexes, à ne plus déplacer le centre de gravité des visages. Ce qui caractérise le poète me redevenait familier. Asine avait sans doute été victime de prouesses indénouables.

Ma rééducation allait prendre fin quand je reçus d'Asine une courte lettre datée du 8 février et postée, je crois, à Saint-Quentin. Je l'ai perdue pour l'avoir trop bien cachée. Elle revient à ma mémoire sans doute escamotée : « J'ai trouvé une campagne tranquille où il pleut tout le temps. C'est plus facile pour écrire mes séjours à Paris et ailleurs. C'est inutile mais que faire d'autre ? Je n'ai pas encore parlé de toi. Tu l'as fait exprès. Je ne me suiciderai pas. Asine »

Elle écrivait. Comment cela était-il possible ? Pourquoi n'y avoir pas songé plus tôt ? Je m'amusais de croire qu'en dépit des inventions ou transpositions, nous écrivions toujours la même histoire. Notre tête avait annihilé dans un étau les mots du jargon institutionnel. Des pains de lettres nous déshydrataient, des briques nous essuyaient les lèvres et un automate poinçonnait nos billets. Asine décoiffait son turban de sable, tandis que des mots vides de sens se déversaient à mes chevilles. Je lui dis qu'elles s'offriront au poème quand je les aurai lâchées en liberté.

En surveillant un puits loin d'ici, je rêvais pour les nuages à une enfance du sommeil soustraite de nos arcanes. Je me demandais si l'appareil voyageur voyait comme moi des fantômes précurseurs d'un lendemain habitable. La certitude, c'est qu'Asine imaginait ce qu'elle écrivait. J'inscrivais des orthographe amoureuses sur une ardoise maculée de bile pour une nouvelle « Hasine ».

Hasine, la clé de l'énigme, avait devancé le langage avec l'excuse des mots. Je lui apportais la joie de revoir le baromètre indiquer l'heure de sa révolution. Nous n'avons pas cessé de vivre ainsi. Hasine ne se montrait que de dos. Sa silhouette faisait une ombre que mes mains reprisaient avec un dé qui me protégeait d'un noir plus sourd encore. Il importait plus de ramper dans l'inconscient que d'arpenter un monde propre. Je ne comprends pas comment j'ai pu renouveler et reconstruire sur de nouvelles bases une genèse échouée sur les récifs des rêves oubliés. Je m'ensevelissais sous des rêves impromptus dont je ne me reconnaissais pas médium. Hasine l'avait anticipé. Elle possédait ce double regard qui m'habillait d'une lucidité étonnante, tout au moins pour nos lieux de prédilection. Je me souviens qu'un jour, aux abords d'un troc de Montparnasse, je lui ai demandé :

– Faut-il que l'imagination supprime ces murs ou que ces murs enfantent notre imagination ?

– Rien de cela, je n’imagine qu’en présence de la matière. La beauté de ces murs n’existe que dans notre imagination. Si tu imagines que ces murs nous écoutent, tu auras fait un grand pas dans ce que l’imagination a de plus magnifique. Tu sauras les faire parler. A ce moment, tu t’apercevras qu’un mur en soi est plus sensible que chacun de nous.

Dès qu’elle s’adossa au mur et le sentit se refermer sur moi, il s’en fallut d’un rien pour que nous ne nous retrouvions pas le soir même dans un de ces cinémas qui ont pour fonction de cultiver quelque poison et de le greffer comme une médaille autour du cou. En sortant de la salle, elle dit à un inconnu que leurs mères avaient une grande ressemblance avec moi. Aves des faux airs de Lewis Carroll, l’homme m’examina sans scrupule et emmena Hasine corps et biens de l’autre côté du miroir. Or rien ne laissait penser que Hasine figurait ma lignée maternelle. Si telle était la réalité, mes rêves auraient tenté de couper le lien ombilical qui les relie à moi. Quand la sage-

femme opéra, j'étais comme libéré d'un fléau qui n'aurait jamais existé que chez les peuple migrants des marais dont je ne suis qu'un oiseau éduqué. Devant l'écume, la liberté apparut alors costumée en rat des catacombes. Une écluse envahie de grenouilles avait préservé de la jungle une spirale de terre, aux multiples harmonies au bout de ses draps. Rassurée, Hasine me raconta que son compagnon de nativité, comme elle l'appelait, lui avait laissé une adresse qui aurait pu être la mienne. Elle s'étonna qu'il lui avait demandé de le battre, de le faire souffrir jusqu'à ce qu'elle jouisse des couleurs de leurs innombrables sortilèges.

Il arriva un moment où ce nouveau compagnon comprit que Hasine l'avait quitté. Elle me faisait boire un sachet d'hypnose que mes narines entraînaient à l'abandon de tout. Mes veines essayaient de me retenir en me cherchant de l'œil. Hasine grondait à nouveau, la main courbée sur un souvenir qui relatait des mensonges d'enfance.

Elle parlait des femmes dans la société et de la banalité comme la meilleure source des rêves. Vois-tu, me confiait-elle, n'oublie pas que je ne sais plus reconnaître la quantité de trésors à déterrer. Ses phrases commençaient toutes par une formule de « n'oublie pas » chargée de douceur et mélancolie. N'oublie pas le silence des poissons dans les parcs. N'oublie pas le retournement des sens, n'oublie pas les rêves sur les pétales des fleurs ! Oh, n'oublie pas le retour de l'esprit à la chair, pour toi, pour d'autres, ou pour moi seule, comme il te plaira. N'oublie pas que j'ai tellement aimé prendre en marche et attraper au vol.

Tout est déjà possible si l'on commence par un rêve qui n'a pas de point de départ, un rêve à la première personne de liberté, ni dicté ni écrit, mais senti au plus près de soi, un rêve aux tailles et mesures de la plus enfantine utopie qui toujours existe, un rêve de traces lucifuges, de brousses

communardes, un rêve où les ciels forment des cratères, les océans des havres d'intimités nouvelles. Et Hasine détournait le signe de l'oie des rayons du soleil.

*A sang et à travers
Une gerbe d'alcool glisse sur ta poitrine
Où tu déchiffres à ta façon
Comme un corps de femme
L'encre d'un manuscrit anonyme
Suspendu à la lanterne
Que porte à son bras pour t'épier
L'horloge qui sonne l'esprit
Sous sa visière d'inconscience
Par une boussole pleine de soufre
En direction de lunes en cercles
Quand s'entre-dévorent les pierres d'aubes*

*Le gibier se lève soudain sur ton torse
Et à la porte de la Muette l'antilope
Te soumet aux druides du rêve*

*Parmi lesquels le magnifique
Saint-Pol-Roux dans son manoir
A l'âge de la mer bleue et jaune
Rebondit entre les vagues
Que le bois des fenêtres dresse
En perles rares qui dégoulinent
Le long des genets et bruyères
Par les piqûres des ajoncs
Jusqu'à ce que tu rappelles à toi
Le voleur de la Joconde
Récidiviste notoire
Dont le salut si pittoresque
T'empêche de lui adresser la parole*

*Tu l'imagines ce fauteur de troubles
Te promettre un abri sous son toit
C'est moi le célèbre couvreur te dit-il
Le monde l'appelle le divin poète
Devant une brochette de têtes incroyables
Dont certaines attendent depuis longtemps
Et tiennent le comptoir pour une suite d'hôtel*

*D'une large couture tu maquilles
Le dôme du logis
Qui crache une huile pour les métaux
Et te pétrifie dans un muscle d'or
En dépit de l'aile de l'oiseau
Perché en altitude sur les baisers
De la délivrance en plein assouvissement
Ton corps emmêlé aux lierres
Le long d'une muraille obscure*

*Au lieu de te munir d'un gant
Qui taille un meuble dans la robe
Des ténèbres
Tu entres en fraude par la porte claire
Sous les images défroquées
Symboles du milieu carcéral
La prison qui signe la paralysie générale
Te méprise si vite qu'elle se déplie
A la manière d'un prospectus
Tombé d'une valise fatiguée
A travers les barreaux*

*En ayant l'air de te dire de la vestale
Sculptée sur l'écorce du chêne
Dans la cour de récréation
Qu'elle perd ses dernières illusions*

*Invitation à la liberté sans coup férir
La nudité envenime
Elle coule sur le mât de tes multiples peaux
Et à la fin te lève son verre
Dans un immense hangar
Rouge de musique
Même quand tu oublies d'imiter l'abeille
La rieuse et la mouchetée
De l'infiltrer dans tes cheveux
Qui se dressent devant tous les interdits
En tas dans un ravin*

*Les temps perdus ne t'auront pas
Les temps perdus ne s'expliquent pas
Rien ne les contrôle jamais
Parce qu'ils te soufflent d'argumenter à terre*

*Et de nier les vents de prohibition
Le temps rumine ton enfance
Dont tu ne vois comment évoquer la langue
Ce n'est pourtant pas ton cœur
Qui remercie les champs de t'écarter
De la caravane de l'unanimité*

*Car il n'y a aucune différence
Entre les langues parlées ou tues
Elles se comprennent dans leurs peurs et folies
Qui n'aiment pas attendre
Qui aiment encore moins qu'on les attende
Elles arrivent avant l'alarme des magiciennes
Toutes de cuirasses déguisées
Ce sont les revenantes
Dire que tu as offert à boire à pareilles fripouilles*

*Tu évites d'en parler quand tu repenses à tout
cela
Comme aveuglé par le passé
Surtout s'il sort de l'ordinaire*

*Pour faire entrer tes évidences dans le noir
Où les araignées du plafond tissent leurs fils*

*Sans ton affreuse anomalie
Tes pieds dans la terre fraient leur chemin
Jamais tu ne te contentes du pavot artisanal
A l'oreille féconde de la poésie
Qui ne s'oppose pas encore à ton témoignage
A ton désir d'une vie cachée
Jusqu'à inventer sur toutes les surfaces
Des étendues de graines à perte de vue*

*Au poète la poésie est l'histoire
Des inventions de rêves
Et le poème une création de la nature
Dans la matière du mot
Il ressemble à l'eau qui dort
Et coule la nuit pour arroser l'amour
Inquiet que l'hôte de son sommeil
N'en garde qu'une photo volante*

*Tu te promènes en solitaire
D'école communale en bureau de vote
En quête de tes ineffables électeurs
Quelques glorieuses brutes fortes en gueules
Mais qui ne t'écoutent que trop rarement
Envoyé par les dames du lavoir
Qu'on te donne à distraire
Et leur montrer ce dont tu es capable
Dans des affaires vicelardes
De pas grand-chose tu crois
Sans accusé de réception
Demain tu te retiendras à la branche
A l'étonnement de tous
Etourdi dans la sable
A avaler la part maudite de la plume
Pour suivre à la lettre
Ce qu'elle porte sur son front*

*Et si tu prends peur des cendres
Qui tombent en tenues de soirée
En lames coupantes de noms vides*

*Sur la récolte des pommes
Au chant des moineaux
C'est pour que tu renonces
A provoquer les lutins
Venus à la descente de ton lit
Au moment où tu confonds l'ivresse de vivre
Avec des rayons violets sur les palissades.*

La bourgeoisie à Paris est une secte. Et s'il le faut nous lui abandonnerons la Capitale. Ce Paris a fait son temps. Assez, assez de la tradition tempérée qui nous va si mal ! Assez, assez des grandes eaux des bassins, des lustres en diamants, des cérémonies de cocoricos ! La Seine, affluent du Pacifique. Assez de ce Paris anorexique ! Ce sont des femmes et des hommes apatrides, des enfants en liberté que nous voulons accueillir de toutes les rives de la planète, mais plus des fumées de l'usine à gaz des passeports baptisés « Retourne-dans-ton-pays ».

Il n'y a qu'un verbe sur terre, celui de la main qui condamne la civilisation du renouveau et de l'indécence marginale. Nul autre que le rêve ne permet d'en ressentir les intuitions qui s'ensuivront. Les autres verbes n'ont jamais été que les coulisses du parterre merveilleusement malsain et décrépi, fil conducteur sans lendemain, ni protection ni appui. Mouvement, révolution, la poésie est de chair, la tête au royaume des images, qui se meuvent entre d'impossibles dents qui les dévorent toutes. L'amour a l'âge des êtres qui prédisent l'espoir, préférant vivre jeune que de ne jamais mourir. La poésie ne doit pas saigner, même devant les enfants des boucheries. D'ailleurs dès qu'il en sera temps le sang changera de couleur. Sang limoneux, pour sûr, mais sang bleu dans nos arrosoirs et partout.

S'il est une chose que je ne veux pas connaître
C'est de voir souffrir désespérément Hasine
Lorsqu'elle aura tamisé

Mon corps de ses larmes
Larmes de singulières olives
Larmes de prophéties à cœur ouvert
Larmes traitées de nez gros
Larmes comme l'invention des nœuds
Larmes des manteaux en lambeaux
Larmes de la peau en quarantaine
Larmes de la plus flagrante aberration
Larmes aux secours d'un chagrin acrobatique
Larmes en flèches de flammes
Larmes des lionnes des zoos
Larmes dans un bain d'or pour les lèvres
Larmes glaciales de la providence
Larmes sur l'autel des sacrifices
Larmes affûtées à la flûte de Pan
Larmes à genoux dans la boue
Larmes des déserteurs amnistiés
Qu'il m'arrive de suivre encore
Toute la journée parce qu'elles éclairent la nuit
Avant le réveil d'un somme étrange

Et d'un rêve qu'elles redoutent plus que leur
passé
En forme de tragique trajet

Trêve de rêve Hasine j'ai pleuré ton départ
De larmes traversières
Les unes cocardes de tir
Les autres pigeons voyageurs
Larmes de mollusques acrobates
Auréolées de symboles invertébrés
Larmes prisonnières des mystères profonds
Jusqu'au triomphe au scalpel
Mais voici poindre le frère
Venu de la bohème à l'île déserte
Essayer des clés dans ma gorge
Et envelopper dans mon rêve le jeune Sade
Habillé d'un suaire si léger qu'il flotte en l'air
Toi le benjamin de cette grande famille
Qu'est la folie permise
De tout dire et tout faire
Où l'interdit est un droit suprême

Dans la doublure de la veste
Et dans les creux des caves
Aux serrures affranchies
Dis-moi Hasine qu'il n'y a pas plus grave
Que le crime impuni
Et peu importe s'il est gratuit ou profitable
Ici j'entends par crime l'acte d'amour véridique
Trésor perdu est trésor à tous
Que Rimbaud surprit en réinventant l'amour
Mais il connaissait tout ce qui va de pair avec lui
Père d'un mirage rendu solide par poésie
Revenu à l'oasis de la banalité
Qui dégénère de belle façon
Grâce à toi et tes mues prochaines
Je ne soupçonne pas ce qui se perpétue à l'infini
Ce monde est celui d'une jouissance carrée
Calculée comme un suicide collectif
Cause de tant de rêves trop corrosifs
Indépendants des unions qu'ils suggèrent
Sous la marquise de la liberté vivante
Pour laquelle nous nous battons salement

Notre rêve Hasine alors
Ara les faveurs des idoles
Il sonnera la liberté des révoltes
Jusqu'à faire disparaître le temps
Pour qu'il renaisse de rêves sauvages
Qui je le sais continuent l'humus
Au-delà des limites possibles orientées
Aux vents de cette pêche à la ligne

Indicateur des express abandonnés
Nerval prince infernal
Sur son fleuve nuptial
Apprivoisé par la nature de ses images
Au rire souterrain en rade
Dans la paume démontée d'une sirène rajeunie
Sans encombre ni remède
Se précipite sur l'amphibie de mon langage
Où Sade fait le cube
Le dragon et le paon
Sous l'ordre du grand accoucheur

Les neiges ont peur de notre halo
Halo debout élevé
Avec à la taille le soufflet
Des minutes desséchées
Pour qu'elles tombent sous le sens
En pâture à l'arc-en-ciel

Mieux qu'un sabre
Un plumeau en main
Je dépoussière les mots
Que j'empêche de gémir
Avant de dévaler joyeux et agile
Les voyelles et consonnes
Sans craindre le lever du soleil
Ainsi que Charles Cros a écrit
De ne jamais s'éloigner du dedans
Dehors c'est le revers de la médaille
Il suffit de fermer les yeux
Pour ne plus rien entendre
Pour tout voir

Pour les trappeurs de rêves
Les endroits propices
La nuit et le jour
Savent une troisième heure
L'amour à la pointe de la plume
La campagne des lits
Le rêve à vif
Qui lit l'avenir dans l'urne
D'un imprévisible aujourd'hui
Dans le merveilleux même du jour
Qui émerge des couleurs des autres.

Je n'effraie que moi. On dira que des inondations m'ont emporté. Ainsi j'écris, avec ou sans moi, pour un tout autre monde. Ce monde appelé à vivre est un couteau sans lame. Comment le comprendre ? Nous sommes ce que l'amour imaginera. La poésie émancipe l'animal, mais elle doit ensorceler la nature et l'espace. Il suffit que le poète trouve l'éphémère pour se nourrir de son

esprit, qu'il devienne le pantin afin de laisser libre champ à toute la ficelle, qu'il donne ce que nul autre n'aura transformé, qu'il joue avec ce qu'on apprendra intuitivement plus tard, qu'il rêve sa poésie, qu'il fasse plus de bruit qu'un enfant, qu'il ne pénètre jamais où ses prédécesseurs ont bavé et reposent, qu'il se rende à chaque lieu de naissance, les siens en primauté, qu'il commence ses poèmes par des mots sans lettres, qu'il les termine dès qu'il voit ou revoit, qu'il s'abîme mentalement et physiquement en sachant que tout est pour le mieux ainsi, qu'il emporte avec lui tout ce qui lui permettra de disparaître pour la seconde fois, qu'il se laisse raccourcir n'importe quand, par quiconque, qu'il aime travestir l'eau de ses veines, il suffit que le poète aime ce qu'il sera, sinon son œuvre antérieure se détruira d'elle-même, il ne doit rien attendre de lui, si ce n'est un arrière-goût d'homme.

La vie est le propre de la mort. Tout part de cette dernière, tout en dépend. Je ne garantis rien

qui vaille, je ne peux ainsi être pardonné d'un espoir sublime que je commets. Nous d'un côté, la vie de l'autre. Plus nous nous éloignons de ce qu'au bout jusqu'à la fermeture nous avons chacun ressenti, de ce nous aurions trouvé si nous nous étions attendus, plus nous désirerons partir ensemble, nous poursuivre.

La vie même ne suffirait pas. Avant de nous rencontrer Hasine et moi, nous avons vécu l'un pour l'autre. Maintenant que nous nous renvoyons nos présages, il est grand temps d'exister l'un sans l'autre. Je ne saurais plus dire lequel d'entre nous vit, personne ou la liberté. N'être qu'un tout en étant deux ou seul, voilà le très grand nombre à atteindre. Il n'y en a pas plusieurs. On ne comptait jamais les jours sans passion, et les compter c'était un peu nous brusquer ici et là. A force de chiffres, appelez ça comme vous voudrez, nous reprenions forme dans la réalité. Je faisais selon les allées et venues de Hasine.

Tête qui ne saigne pas
Alignements de derricks d'amnésie
Cycle ténébreux
Pour un végétal androgyne et simplet
Et je somnole par les noces d'un Nil
Prostituées en tuniques de cresson
Vendues méticuleusement au jazz-band
A son orifice de moire
Vénus vêtues de marbre
Qu'on ne surveille qu'à deux
De loin ni de près

Mais en cage impure
Et au-delà.

Ma chambre tantôt me servait de boussole ou de thermomètre à mercure, tantôt me retombait sur le dos. Je transmettais enfin à Hasine le message que je forgeais depuis la base de la fleur jusqu'à elle. A cette heure, je sais qu'elle ne l'a jamais reçu. Des fées sans illusion, bleues ou actives,

s'occupaient à le suspendre à ma fenêtre pendant
que je cirais le chas de mes yeux qui s'écoutaient
rêver et qui m'empoisonnaient. Derrière eux, il
restait ce que je me contente d'appeler

Le geste de l'esprit
L'avis du futur provisoire
Le dynamisme des hôtes
Le démiurge érotique
La parade des bourreaux magiques.

L'un après l'autre je les ennuyais, parce qu'en
rien je ne leur ressemblais et que je ne satisfaisais
jamais leurs études. La plupart du temps je ne
suivais l'opération que selon une intime chirurgie
qui n'avait rien à envier ni à attendre, même de ma
personne. J'écrivais ce poème.

Sitôt dépourvue de ses abois
La guerre des sauterelles de rhum
Se répercute en plein-vent
Aux alentours de l'heure profane et cochère

Sitôt des brouettes de laine
Aux sols du prodige vident mon diagnostic
Un oursin en butte aux bracelets de chimères
L'oursin de la fillette tout de verre enivrée
L'oursin des ponts qui se pourchassent
Mais la fillette que je ne vois pas sans frémir
Fait quelques pas en arrière
Sun horizon pointillé et radical
Qui n'hésite plus.

Non pas verbalement mais d'une manière nouvelle, Hasine menaçait de me dénoncer, de strophe en strophe, de tribunal en tribunal et d'une galaxie à un cyclone. Voilà l'essaim de notre biseau, notre interrupteur sur pilotis, l'antidote de cause à effet. Ces mots me donneraient le vertige si je ne sentais pas qu'elle m'en voulait de ne pas l'avoir précipitée contre moi quand tout nous rapprochait. Or jamais je n'imaginai qu'elle franchissait la barrière du rêve.

Là-dessus, j'introduis la métaphore qu'avant d'être un autre, je est quelqu'un qui ne voit personne. Après, je est tout ce qui se réalise dans le temps. Ce n'est même plus d'une courte science qu'il s'agit. Les pots cassés valent sans doute assez pour qu'on les donne aux rats. Rien ne vaut la couleuvre qui chaque nuit, en transes, visite des malades que ne connaît pas la médecine et ne tire au sort que pour les distinguer des autres. Là est le risque de manquer une vie en chemin sans y prendre trop garde. Là est la qualité de notre grossiste du crépuscule dans sa visite aux rayons d'un épicier, la qualité de la lumière que nous agitions par embuscade, la qualité que n'importe quelle tonnerre assourdit. Là est le continent où nous serons envahis par les vœux les plus aveugles, les mêmes que Hasine domptait non sans peine et imprégnait de cabales gigantesques dans un velours qui aurait appartenu à ses ancêtres, parmi lesquels elle m'avait trouvé.

Maintenant que je ne possède d'elle qu'une vieille pinède défrichée, je ne peux plus rien prétendre ni émettre qui ne dépasse ma compréhension de la réalité de demain. A propos de son existence nombreuse et de la mienne nettement plus raisonnable jusqu'ici, je me demande même si la vérité sera découverte. Que j'aie menti, cela ne fait désormais aucun doute. C'est ma nature d'ouvrir un dialogue avec un étranger que je sens très proche et ne veux pas froisser. Mais que je me sois menti, cela me semble si grotesque que je ne retiendrai pas une seconde une telle hypothèse. D'ici là, il reste à noircir le qui-vive sur quoi nous tenons et qu'un peu de patience et de courage rendent plus ferme.

Le jour ne se fera pas tout seul, et sous n'importe quelle forme il descendra longtemps par d'insolites couloirs de vents qui souffleront sur ce que nous nommions jadis par des diminutifs précieux. Nous ne ferons plus de différence entre le faux-pas et les bas-fonds. Nous ne vivrons que

dans une aveuglante fatalité poétique, fatalité que nous ne cesserons de nier. Champ de bataille qu'il faut désert, la vie ne sera plus ni champ ni bataille. Nous commencerons par nous habituer aux harangues oniriques et finirons exténués, l'un sans l'autre.

Nous verrons la vie à partir du rêve, parce qu'il ne saurait y avoir de rêve sans exploration ni de jour sans le renfort de sentinelles occultes chargés de protéger les distances. Vivre c'est se passer de soi-même à tout moment, c'est se tendre par-dessus une épave de flibustiers qui vendangent où la terre prend sa source. Il n'y a pas de vie sans lendemain. Seuls les immortels sont mortels. Cette dernière phrase ne saurait me laisser indifférent. A première vue, elle ne signifie rien. Il faut nous persuader que l'écriture lance sur orbite des êtres et des choses qui s'essayent en tant que médiateurs. Les nommer n'est pas toujours chose certaine. C'est pourquoi nous convenons que jouer ou se cacher est la plus belle manière

d'appréhender l'oppression. Celui qui prie comme j'écris est un tartufe. Je pense aux sottises et saletés que des prétendues divinités ont répandu, sous couvert de dogmes et théories, combien ridicules, hypocrites et niaises. Non. Ce que nous voulons, c'est trop en voir dans les limites du réel.

Tels que je les imagine plus tard, les poètes s'inspireront sans talent excessif de l'humanité en marche afin d'écrire noir sur blanc, avec le sang qu'il ont joué dans leur enfance et l'insolence de leur esprit délibérément insurgé ou mobilisé. Au coude à coude avec l'inconcevable mais faste colère des sosies démesurés, ils échangeront l'écueil des cimes contre le corridor des fruits, comme on vide son verre avant qu'il ne roussisse, comme on se fait voler par la force des choses son meilleur livre de chevet, comme on interdit aux chasseurs le passage sur certains défilés. Dans leur chambre qu'aura détruite puis retrouvée la nature, elle-même passée du délabrement à l'harmonie, les poètes seront les augures dont on dira autant

de soi. Le jour s'avère si pressent qu'il me garde de céder à la tentation de convoiter la coulée de mon corps, de différer les hordes fluides qui amorceront mon tout dernier vers, de découper à la bougie la gamme des lettres avant leur mise en mots, en vue de mon séjour en ces lieux.

En vue, c'est cela. Je donnais à l'œil une fonction abusive par rapport à ce que les autres sens imaginent. Qui pourrait s'opposer à la plus ascendante et gourmande preuve que tout rêve se continue en deçà de ce que nous entendons monter ou démonter ? S'il est un terrain praticable sur lequel nous sommes décidés de rencontrer qui que ce soit, c'est certainement le port d'attache des ombres qui nous ouvrent d'un moment à l'autre et nous emmènent où nous n'irions jamais. Pareille aventure me rappelle que je me porte instinctivement comme un déjà jeune apprenti au-devant d'un quelconque arrêt de l'inconscient. Nous ne sommes qu'au stade préliminaire, aussi bien de la préparation que de l'expérience.

Se savoir coupé du monde par une vive amplitude de couleurs invisibles permet de mieux se faire écouter et de rendre la liberté aux voix qui conduisent les poètes, à qui elle n'a jamais cessé d'appartenir. Vivre serait alors ne plus coexister avec les vivants et les morts. Je parle de cette société poétique à venir dans laquelle l'âge du début et l'âge de la fin auraient la même définition, les mêmes techniques et valeurs, et s'élimineraient mutuellement par leurs forces intrinsèques.

Mais voyons plutôt ce que l'animal ferait de nous s'il nous exploitait et comment il agirait si on le laissait émanciper l'humanité. Deux questions a priori plus actuelles que jamais. Mais j'interromps ici un discours dont je ne partage pas toutes les clauses car je suis de ceux qui n'espèrent qu'aimer et n'aimer que ce qui me survivra, c'est d'ailleurs mon plus beau prétexte moral, de ceux qui font le jour quand d'autres racontent la nuit.

Mon silence devient une pièce rare, il impose ses traits aux meilleurs camelots. Autant de fois que je pourrai, je dirai oui à Hasine, non à la vagabonde aux cent mots qui tourmente les portes des puits de Saint-Séverin. Nous aimons ce qui fait de la carte un lieu de perdition et non ce qu'elle représente. Je suis poussé à croire que l'amour commence par l'avenir et que son départ fractionne un bâton de rêve magnétique. Il s'agissait de pulvériser l'élément naturel.

J'admire Hasine pour l'égalité qu'elle exerce sur chaque homme de la façon qu'on sait ou non. Ce livre peut n'être lu ou compris que par des Hasine turbulentes et directes. Du moins, il n'aura été écrit qu'avec elles parce que j'ai voulu de lui l'ambivalence onirique. Il le peut mais il ne doit pas l'être, car je m'adresse présentement aux premiers venus, car ce qui m'intéresse, moi fervent imagier, est bien de savoir comment et pourquoi il sera lu. Comme je ne réponds pas de manière générale aux questions que je pose, il m'importe peu de

prendre note de l'aboutissement de ce cahier et d'en relire les précédentes pages. Je cherche à me réconcilier avec mes contraires, les inventeurs. C'est encore l'imagination qui me fait dire de Hasine, sans provenance, qu'elle sculptait au feu les chasses de l'homme, prestidigitateurs des sociétés animaliennes dont on ignore les perles des protagonistes, même s'ils rapportent le corps de l'hilarité dans une caisse en os. Être Hasine, c'est naître dans son corps comme dans le futur, pas de la question banale du sexe.

Hasine fait marche seule vers les grandes eaux qui nous soulèvent de notre insomnie jusqu'au plafond de notre rallonge corporelle. Que nul ne vienne ici blâmer notre chance de ne pas avoir été insensibles à ce que nous laissons, pour l'instant, de côté et que nous retrouverons un jour sur notre route, comme le veut le contre-pied du temps. Je change de main pour écrire ou, plus fréquemment encore, je tiens ma plume entre les deux mains

pour qu'elle ne prenne pas la forme de mon cœur. Il est inconcevable qu'un homme, une femme, un vieillard, un enfant, un mort même fassent de leur plume un gagne-pain. Pour qui se métamorphose en fantôme sous ses bâtons d'écriture, rien n'est impossible dans sa main. Tout pénètre l'infirmité du poète. Un coffre ne peut jamais la contenir ni anesthésier.

Le mal qui me distingue de mes semblables, s'ils m'acceptent parmi eux, hélas toujours se résigne devant moi quand j'en ai le plus besoin pour me prendre à la lettre. Voilà sans doute pourquoi ce mal fou me contraint à inscrire la poésie, la seule qui rayonne jusqu'à moi, sous la tutelle chimérique de la vérité. J'entends par vérité tout ce qui a été dit et qui ne sera plus fait. Est-il trop tard pour que je me recommande de l'événement respiratoire ? La saignée, quant à la poésie, n'a jamais été une pratique retardataire, même si, il faut le répéter, elle a tué bon nombre d'innocents. Le seul vrai

risque que courent les truqueurs est celui de ne pas mourir. Mon devoir de vivant est d'être un faux libre devant tous et d'être en moi chacun d'entre tous. Je ne veux pas connaître de démagogue.

Personne ne peut me condamner à comprendre les notions de de mort et de vie, de jour et de nuit, de rêve et de sommeil, d'eau et de feu, de peur et de rire. Cette énumération m'apprend que je ne sais rien. Tout ce que j'écris n'est qu'un prêt, renversable il est vrai. Sans hésitation, cette ignorance s'appelle la liberté. Liberté, langue au chat ! Pour la même raison qu'un coucher de soleil varie grâce aux codes qui sillonnent l'esprit dans l'espace, la poésie fait lever le soleil. Tout comme la mort sans fin, la nuit enfante des rêves où il arrive de trouver des trésors, des Toisons d'or.

En définitive, la poésie ne rend pas la pareille. Il y a quiproquo à partir du moment où à tout vider on ne se retient plus qu'au vide. Les poète se

tiennent en marge du temps et des musées. C'est bien équitable. Qu'on veuille bien me pardonner cette tautologie : ils se croient tous poètes. Je parle d'une autocritique, tout en répond. Je parle de mieux en mieux. C'est la peur de vivre que j'affronte. Elle ne m'effraie pas, seulement je n'en ai pas deux et il ne fait pas beau dehors. Cela ne fait toujours pas le compte. Les gens qui écrivent des livres me regardent maintenant par surprise, à court d'arguments. Ecrire un livre pour poser la première brique. Mais d'autres viendront et ce sera un communisme de la plume, du pinceau, du ciseau, du solfège, du scalpel, du naturel. Un communisme de rêves, d'actes manqués, de naissances et de décès. Un communisme d'intérieur et d'extérieur jusqu'à l'os, et de l'os jusqu'au cerveau. Un communisme à blanc, à frire, à chacun, à remplir, à offrir, à la mer, à la faux, à la voile, à vapeur, à la gueule du client. Car pour qui ne connaîtra jamais la vérité, il n'existe qu'une sorte de médicament ou sérum au bout du parler,

c'est celui qui casse en percutant la matière de plein fouet. Prochainement, je me retirerai de ma logique, semblant m'établir à mon propre compte comme charpentier type. Ce ne sera pas aussi facile qu'une image. Le rêve comme la rue.

J'ai monté des escaliers que je n'ai pas descendus. J'espère ne pas avoir à les dégringoler car j'ai déjà assez de dépossessions. Je n'ai pas à faire le mort, même pour moi. Enfin, rien ne peut être moins convaincant que l'humanité en tant que telle, en tant que sophisme, ce qui n'explique rien. Si les poètes sont poètes, je n'en suis plus là. Le plus important pour aujourd'hui est de se faire passer pour un fou ou pour un truqueur. Je n'y parviendrai pas, mon accent ne m'entendrait pas. Comme ces fruits précoces qui ne seront jamais cueillis ni savourés, mais laissés sur les arbres qui les avaient menés et encouragés dans leur révolte.

J'aime rêver que je suis vivant. Or je ne peux oublier que dès la naissance on ne m'a pas demandé mon avis. L'enfant que j'étais comprenait

cela, mais on l'en dissuadait déjà. C'est en marchant la première fois que j'ai vu que l'avenir se vivait au présent. On ne sait jamais comment un enfant perdu retrouve son chemin par des voies inconnues. Sur sa route, il fait jour et nuit. Je faisais dès lors la plus ample confusion. J'y poussais le plus grand nombre d'enfants. Nous chassions les grandes personnes et je n'étais pas le moins averti des dangers qu'elles procuraient. Notre esprit de contradiction se taisait pour reconnaître la beauté opposée à des désirs effrénés. Ma tête jusqu'ici a protégé ma main. Jusqu'à quand parviendront-elles toutes deux à me faire passer entre le rêve et la raison ?

Je n'imagine pas ce qui m'attend si je mets fin à cette joyeuse bouffonnerie qu'est la végétation qui chatouille le plafond de mon papier. Ce n'est pas que ma camelote soit si difficile à transporter ou remballer en dépit du bon sens, juste pour que la police se charge des restes, mais j'ai dû comprendre que ma clientèle potentielle,

composée de plus démunis que moi, ne m'appartenait pas. Dans ce monde où les broussailles ne gênent plus, bien qu'on les cultive avec soin, je tire un trait sur l'outil capable de m'aider à défricher ma route.

Les dispenses ne seront jamais assez nombreuses. Du moins, elles l'auront été. Personne jusqu'ici n'a vraiment bu du champagne. C'est meilleur ! Les menus détails de la coupe en font en vin fort aussitôt qu'il pétille. Je peux écrire comme la liqueur que je revêts, mais j'écris selon un handicap qui n'est pas à connaître. D'ailleurs je n'appelle pas cela écrire. Où suis-je alors ? Tu es où ton imagination t'a offensé, tantôt sans l'approcher, tantôt quelque part sur la carte grandeur nature, la carte des sels, des selles, d'aisselle, d'SL, des celles que je ne jouerai pas, et par ordre décroissant que j'abrègerai encore, que je ne coincerai plus, que j'équiperai jusqu'au cuir chevelu et que je ne laisserai pas seuls pendre autour des pôles. Dans la station où j'avais

combattu dans les rêves d'autrui, il y avait deux ouvreuses de cinéma. Elles se préparaient à rejoindre ce que l'une avait raconté puis quémanté à l'autre. A mesure qu'elles restaient sur place à me scandaliser, je finis par leur revenir tout en faisant chanter les couleurs, entre morceaux de l'œil et silences qui précèdent chaque éclair, avec l'eau du noir resté intact qui brillait quand je lapais des bulles d'air avec l'orgue de Barbarie de mon ventre. J'entassais des ciseaux de toute espèce, avec une loupe de titan qui grossissait les effets des rivalités entre les humains et les animaux. La preuve, cette suite de mots à lire vite :

La folie le corps

Le corps l'acte

L'acte l'essentiel

L'essentiel l'inexploré

L'inexploré l'invention

L'invention l'invincible

L'invincible l'unité

*L'unité la moyenne
La moyenne la cité
La cité le prétexte
Le prétexte l'école
L'école le bouc
Le bouc le faciès
Le faciès la nuit
La nuit la porte
La porte la mesure.*

Comme je me tue à le croire, on ne finit pas ce qu'on commence, même si on ne commence rien. En matière de poésie, l'idéal m'a causé trop souvent du tort et du mal. Rien que des huées, même rengorgées en silence. Il me fait peine de l'employer, moi qui pensais d'idéal en idéal et espérais faire de l'idéal comme on bat sa coulpe, comme on cuit son pain. Si on finit, c'est que le poème n'a pas commencé de survivre à sa vie intérieure, dans la matrice qui occulte les couches par où nous passons tous. Peu de membranes sont

censées être aussi loin du rêve qu'elles côtoient en l'espace de neuf mois, dit-on. Que fait-il ce laps de temps ? Il nous tutoie du jour au lendemain. La matrice, la matrice, la voilà et je revis son rêve. Le voyageur ignore maintenant ce qu'est devenu le passager du corso fleuri. Il se sera peut-être comme moi donné la vie et la mort dans l'imagination quotidienne, en inventant ce que je n'ai jamais découvert ou épuisé, faute de temps, faute d'esprit.

Ma vie est secondaire. Ce livre conscient décidera de son authenticité. Je l'apporterai d'abord rue des Morillons, rue des objets perdus, rue des parapluies, au seul éditeur anonyme. A jamais débarrassé de mon individualité, je sais à présent faire acte d'anticipation sur mes rêves. Cette libération ne peut qu'être la désagrégation onirique du livre. A cette page, je me sens capable de ne pas du tout me reconnaître dedans. Quoi de plus utile que des mots qui tiennent des poètes sur

la langue comme un noyau de pêche dans le gosier ?

J'écris pour savoir pourquoi j'écris et dans quelles conditions. Surtout, surtout dire qu'il n'y a rien de moins beau. Où est l'ouvrier, où est le patron, que se passe-t-il entre eux ? Ces mystères des plumes un jour s'envoleront. Il y a poésie s'il y a obsession. J'en exporterai au monde entier. J'ai opéré pas mal de rêves, assez pour les infirmeries et je cache un sacré complexe de tout-tout taire, où ma peau étouffe à digérer les meilleurs plats et mélange mon sang aux monts et merveilles. J'ai opéré des bricoles aussi complexes que des parachutes miniatures sur des décors de jardins en plein océan. Avec elles je n'ai pas entendu venir une haute roue rabattre mes rêves. J'ai opéré mes lèvres qui n'embrasseront jamais que les mains pour enfin je voir s'il existe une autre lettre folle que les S. Le temps n'est plus à se confondre mais à s'enchaîner de part et d'autre d'une phrase illisible et fausse dont le va-et-vient se fait

librement au fond de l'amour. J'ai opéré la divine
Hasine, sans compte à rebours des jours, dix, neuf,
huit, sept... Carrément en plein vol.

*Oiseau charognard
Forcé à écrire
Coupé de mon pylône
Si je n' imagine la scène
La main du délire
Enroulée sur mon cagibi
Atelier d'écriture
La main en furie
Son sens du vol
L'or de mon Pérou
La même main vue passer
En poésie par-ci par-là
Où rien ne domine
Qu'une autre poésie
Qui ramone le corps et l'esprit.*

Rappelez-vous Hasine ! Bien sûr que je n'aime pas à en parler et c'est peut-être la seule chose que j'ai soignée ici et que je revendique. Et je n'ai pu écrire un livre ailleurs qu'ici, ailleurs que celui-ci, Hasine n'étant pas la femme, donnons un autre mot, disons par exemple « pham », comme dans les grammaires grecques. Heureusement que j'écris dans l'action et dans l'ouvert pour qu'émane Hasine de cent fausses pistes et qu'elle nous apporte ses pièces à séduction. La seule que j'ai eu le temps de voir s'est éteinte en l'air. Combien de puces faut-il pour remplacer un poète ? Une seule suffit et je serai celle-là.

*Oh pauvres puces
Qui souillez les flaques
Apprenez-moi
Le fonctionnement des siphons
Oh pauvres puces
Montrez-moi
Où ils débouchent*

*Siphons à la dérive
Enchevêtrés de circuits
De cimes rabotées
Sans horizon
Siphons éclairs
D'armées de feuillus
Concentrées dans les parages
Bientôt décimées
Oh pauvres puces
Prêtes à tout court-circuiter
Dans les siphons
De mon compagnonnage !*

Combien de siphons, de chemins pour retrouver Hasine ? Pas beaucoup, juste assez pour que je sorte de mon œuf, tout exténué, tout perplexe aussi, et pour que mon imagination recharge ses couvercles pendant que je ris et combats. Ce qui est sinistre dans l'affaire, c'est que j'avale n'importe quoi pourvu que quelqu'un partage mon repas et dévore un peu plus que moi

en me reprochant mon manque de loyauté. Il me flanquera un joli coup de pied qui m'édentera jusqu'au lendemain, si ce n'est pas trop tôt pour en parler, parce que les jours et moi nous ne sommes pas faits pour nous entendre. Ce peu de mots parle de la poésie que chacun désire trouver et ne trouve nulle part ailleurs qu'en soi-même. Gloire et longue vie aux siphons !

Bien des jours en effet se sont écoulés avant que je reprenne la plume, comme je le fais maintenant pour ce récit dont j'ai délaissé gauchement le principal. Pendant ce temps d'inactivité, je me suis mis à relire et corriger une à une les pages. Quelle déception quand je me suis aperçu que je m'étais lancé dans un valeureux pastiche ! Pour le procès, je ne sens pas l'utilité de fournir les noms des auteurs dont je me suis inspiré. Est-il bon que je me targue des moyens employés ? Il n'en est pas question, je ne suis pas le confident de Hasine, même si je voulais l'être toute ma vie. Je me

souviens qu'un spectre m'a secouru. La poésie, et tout est redevenu comme avant.

Mais avant quoi :

Hasine

Asine

Sine

Ne

E

?

Oui, comme avant que nos enfants s'emparent de nos corps pour établir leurs nouvelles rues. Les rêves pourront se percher sur le désordre avancé des vieux greniers, légèrement demeurés dans leur jus citadin.

La poésie, telle que je la pratique dans une barbarie récente d'un brin de vie, et c'est un minimum que je revendique, avec un esprit qui diffère du mien et avec une main tendue, n'est pas du ressort des poètes mais des successions de

tribus et de peuples qui prétendent avoir leurs mots à dire jusqu'à la liberté. Pour suivre mon raisonnement, il me suffit de poser l'épigramme suivant : il faut faire mentir les menteurs. Pour que le rictus de la folie nous asseye demain, je n'indiquerai pas où. Par hasard, si nous n'étions pas nés, nous tous qui rêvons de renaître, nous n'aurions jamais entendu le frottement que provoque l'herbe sur la joue quand nous apprenons sous le coup qu'un poète se tait.

C'est là bougrement qu'on reconnaît les grandes échéances. Hasine, pourquoi enfante-t-on des choses comme un bourgeon, un œuf, une oasis, une rue, une planète, une étoile ? La question, je la pose autrement. Existe-t-il des exceptions ? Ma réponse n'est pas amusante. On ne m'exceptera pas.

Sonnent les cloches, viennent d'autres êtres qui se pâment, se donnent ou se dérobent en hâte. Ils rient et pleurent, mais je suis loin, si loin que je fais le mort et les gros yeux en attendant les prochains

arrivants. Un souffle d'amertume me largue en marche je ne sais plus où. L'attente roule, les tuiles l'épongent. Par les chaleurs qui sautillent, qui croit que les blaireaux battent rois ou grands sûrs d'eux-mêmes ? L'insulte n'en reste pas là, à l'âge de pierre, de bronze, de braise. Tout le monde y passe, y compris la plus ronde amphore d'où s'esclaffent des têtes suffoquées de vins. Les idoles méprisent la couture, comme je méprise les habits pleins de notes, la place du dernier bouton, faux trou, fausse piste. Je pense seulement que rien ne vaut de fréquenter ce que je rêve de devenir. Je ferme le ban.

Maintenant, il me reste le temps de prononcer, sans honte, sans regret, sans contradiction, que j'aurais aimé écrire n'importe quel livre pour Hasine, comme un lot de consolation. Que puis-je alors me reprocher ? Pas grand-chose, si ce n'est d'avoir traité de prétendus grands sujets. Va goinfre !

Automne 1971 – printemps 2023